



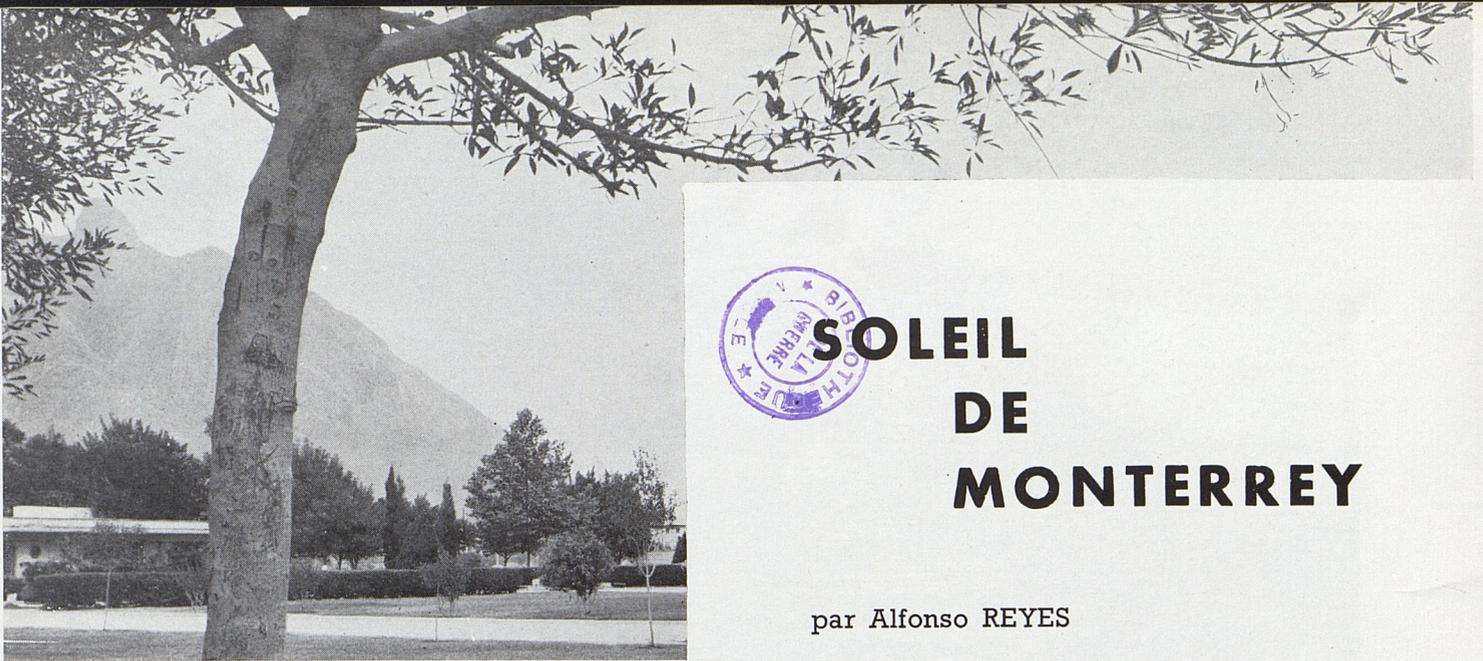
1960-1C



N° 20
JANVIER
FÉVRIER
M A R S
1960

4° P 6139

Nouvelles du MEXIQUE



SOLEIL DE MONTERREY

par Alfonso REYES

Il n'y a pas de doute : enfant,
le soleil me suivait.
Il allait derrière moi
comme un petit chien ;
 ébouriffé et doux,
 clair et jaune :
 ce soleil ensommeillé
 qui suit les enfants.

Il bondissait de cour en cour,
se vautrait dans ma chambre.
Je crois même que parfois
on le chassait avec le balai.
Et le matin suivant
il était de nouveau avec moi,
 ébouriffé et doux,
 clair et jaune :
 ce soleil ensommeillé
 qui suit les enfants.

(Le feu de Mai
m'arma chevalier :
j'étais l'Enfant Errant,
et le soleil, mon Ecuyer.)

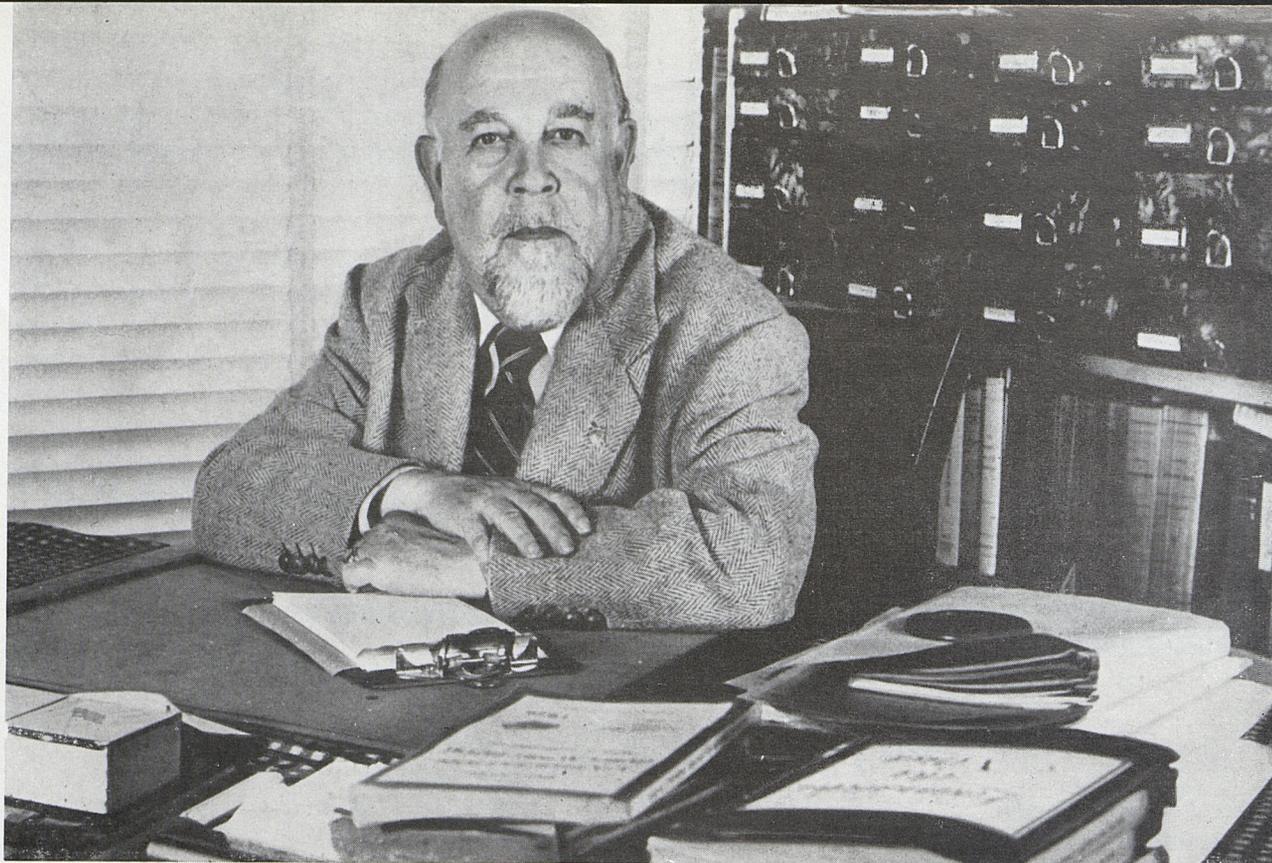
Tout le ciel était indigo,
toute la maison était d'or.
Que de soleil me pénétrait
par les yeux !
Au large de mon front,
où que j'aïlle,
même avec denses nuées,
combien me pèse le soleil !
Oh ! quelle douleur en moi provoque
cette citerne de soleil
qui voyage avec moi !

Je n'ai dans mon enfance connu
l'ombre, mais l'ensoleillement.
Chaque fenêtre était soleil,
chaque chambre était fenêtres.
Les corridors tendaient
des arcs de lumière par la maison.
Dans les arbres flambaient
les braises des oranges,
et le jardin de feu vif
se dorait.
Les paons étaient
parents du soleil. Le héron
se mettait à flamboyer
à chaque pas qu'il faisait.

Et le soleil me dévêtait
pour se coller à moi
 ébouriffé et doux,
 clair et jaune :
 ce soleil ensommeillé
 qui suit les enfants.

Quand je quittai ma maison
avec mon sac et mon bâton,
je dis à mon cœur :
— Tu as du soleil pour un moment !
C'est un trésor, — qui ne s'épuise pas :
je ne l'épuise, — pourtant je le dépense.
Je porte en moi tant de soleil
que tant de soleil me fatigue.

Je n'ai connu dans mon enfance
l'ombre, mais l'ensoleillement.



Alfonso Reyes dans son cabinet de travail

Alfonso Reyes est né le 17 mai 1889 à Monterrey, capitale de l'Etat de Nuevo León (Mexique). Après avoir commencé ses études primaires dans des établissements privés de sa ville natale, il les poursuit au Lycée Français de Mexico et par des leçons particulières du professeur Manuel Velásquez Andrade. Ayant suivi avec succès les cours de l'Ecole Nationale Préparatoire, il s'inscrit à la Faculté de Droit de Mexico, où il obtient sa licence le 16 juillet 1913. Tout en publiant ses premiers vers dans « El Espectador », de Monterrey, et en participant aux manifestations culturelles de l'Ateneo de la Juventud, il était, depuis le 28 août 1912, secrétaire de l'Ecole Nationale des Hautes Etudes (la future Faculté de Philosophie et des Lettres), fonctions qu'il abandonnait le 28 février 1913.

Professeur-fondateur de la chaire d'histoire de la langue et de littérature espagnoles, du 1^{er} avril au 31 juillet 1913, Alfonso Reyes allait en être professeur en titre jusqu'au 30 octobre 1914.

A la fin de cette année 14, il se rend en Espagne pour s'y consacrer, pendant près de cinq ans, au journalisme et aux lettres. Au Centre d'Etudes Historiques de Madrid, il participe aux travaux de la Section de Philologie dirigée de Ramón Menéndez Pidal, aux côtés d'Américo Castro, Tomás Navarro Tomás, Federico de Onís, Antonio G. Solalinde, etc. Reyes donne des articles à la Revista de Filología Española, éditée par le Centre.

Lors de la création d'« El Sol », de Madrid, il figure parmi les rédacteurs choisis par José Ortega y Gasset, et il se charge de la page hebdomadaire d'histoire et géographie.

Entre 1919 et 1920, Alfonso Reyes assume les fonctions de secrétaire de la Commission mexicaine « Francisco del Paso y Troncoso », chargée de recherches historiques dans les archives d'Europe.

Deuxième secrétaire de la légation du Mexique en Espagne, il est délégué du Mexique au VII^e Congrès de l'Union Postale Universelle, qui tient ses assises à Madrid en octobre 1920.

Promu au rang de premier secrétaire, il devient chargé d'affaires a.i. du Mexique en Espagne, du 10 février au 20 août 1921, pour reprendre la tête de la Mission du 1^{er} janvier 1922 à avril 1924.

Après être retourné quelque temps au Mexique, il revient en Espagne, à la fin de 1924, en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, et est muté finalement en France, où il reste à la tête de la mission diplomatique mexicaine, du 1^{er} décembre 1924 jusqu'au début de l'année 1927 (en septembre 1925, il avait été nommé ambassadeur). Pendant ce séjour en Europe, Alfonso Reyes prend part aux travaux du Centre d'Etudes Historiques de Madrid, en tant que chargé de recherches philologiques.

De 1927 à 1939, Alfonso Reyes représente le Mexique à Buenos Aires et à Rio de Janeiro.

Au début de 1939, il rentre définitivement au Mexique, où il organise et préside La Casa de España, qui deviendra par la suite El Colegio de México. A diverses époques de son existence, il avait enseigné la littérature. De nombreuses universités et institutions d'Europe et d'Amérique lui avaient conféré les plus hautes distinctions académiques et avaient réclamé pour lui le Prix Nobel de littérature.

Alfonso Reyes présidait l'Académie Mexicaine depuis 1957. Il était membre fondateur du Collège National.

En 1955, à l'occasion du cinquantenaire de sa carrière littéraire, il s'était vu attribuer de multiples honneurs. Le Fondo de Cultura Económica avait commencé à publier ses œuvres complètes, dont dix tomes ont déjà paru.

Alfonso Reyes est mort à Mexico le 27 décembre 1959.

VISION DE L'ANÁHUAC

(1519)

Introduction
de VALÉRY-LARBAUD

Voici le « Salut à Alfonso Reyes » que j'écrivis, avec joie, pendant l'hiver 1924-1925, lorsque nous apprîmes que notre ami venait d'arriver à Paris. « Salut » qui est aussi une présentation de l'écrivain mexicain aux lecteurs français : ils y trouveront une sorte de tableau ou de résumé de l'œuvre d'Alfonso Reyes ; ce que nous pouvons, en somme, leur

lui qui paraît — grâce à la diligence de Mme Jeanne Guérandel, sa traductrice — en français :

« La nation mexicaine nous envoie, pour la représenter officiellement près de notre gouvernement, un de ses jeunes écrivains les plus distingués, Alfonso Reyes ; et c'est comme un beau présent que ferait, en ce début d'année, à tous les hommes de lettres fran-



Roi aztèque



Femme aztèque

offrir de plus utile en tête de cet ouvrage, et à défaut de l'étude complète pour laquelle l'espace, ici, nous manque.

Ce n'est pas sans mélancolie que je vais recopier ces quelques pages : Alfonso Reyes a quitté la France voici peu de mois, appelé par son gouvernement à un autre poste diplomatique, et nous ne pourrons pas fêter ensemble la publication de ce petit livre, le premier de

çais, le pays qui a pour emblème, au centre d'un haut plateau solaire entre la prairie et l'aurore, l'Aigle, victorieuse du Serpent, et debout sur le Nopal. A notre tour, saluons avec gratitude cet emblème, et par une étude plus attentive de la littérature mexicaine d'aujourd'hui, par des rapports et des échanges plus fréquents avec l'élite intellectuelle de ce grand peuple, resserrons les liens qui, depuis que Pierre Corneille choisit pour un de

ses maîtres le Mexicain Juan Ruiz de Alarcon, unissent nos deux littératures.

Sans aucun doute, une étude méthodique de la littérature mexicaine d'aujourd'hui devra commencer par l'œuvre, déjà considérable, d'Alfonso Reyes. Œuvre de poète surtout, mais aussi de critique et d'érudit, et qui peut nous guider, mieux qu'aucune autre, dans nos excursions à travers la littérature contemporaine du monde de langue espagnole. Car Alfonso Reyes, sans abandonner la haute région poétique où son esprit se meut habituellement et naturellement, s'est fait l'interprète, à la fois, de l'Amérique Latine en Espagne, de l'Espagne en Amérique Latine, et de l'ensemble du monde espagnol en Europe. Interprète de la vie intellectuelle de ces peuples, d'abord ; mais aussi interprète de leur vie populaire, pittoresque, intime, quotidienne. Et cela sans jamais cesser d'être spécifiquement mexicain, sans rien abandonner de cette haute tradition mexicaine qui, par son architecture, remonte à l'époque précolombienne et à ce grand secret qui constitue un des plus passionnants problèmes de l'Histoire.

Polyglotte et voyageur. Mais ce n'est que l'a-b-c de la grande vie (intellectuelle), les clés, partout en vente, qui ouvrent les régions des grandes aventures. Beaucoup n'en savent tirer aucun parti et restent sur le seuil à jouer avec les colifichets à bon marché de la dernière mode. Alfonso Reyes a franchi le seuil. A une culture française dont beaucoup d'écrivains américains du siècle dernier se seraient contentés, il a joint une culture anglaise, italienne, largement européenne. Culture vitale : l'air, le spectacle et les fréquentations des pays, la vie de leurs capitales goûtée, absorbée. Puis culture esthétique (les musées), philosophique et philologique (les bibliothèques et les mouvements contemporains). Matthew Arnold, E.A. Poe, Walter Pater ; Hegel ; Sainte-Beuve, Lemaître ; Vico, De Sanctis, Croce, furent les maîtres sous lesquels il fit son apprentissage de critique. Rien de surprenant s'il a été un des initiateurs du retour à l'étude des grands monuments de la langue espagnole. Spécialisé pour un temps dans les études gongoriniennes, il y laisse une trace indélébile. L'Archiprêtre de Hita l'attire, et Ruiz de Alarcon aussi, naturellement ; puis il porte son énergie de conquérant intellectuel au grand mouvement qui lance de nouveau Baltasar Gracián et Quevedo dans les courants de l'art et de la pensée européenne. Enfin il explore le XVI^e siècle et y fait des trouvailles. Voilà pour l'« état de services » de l'érudit passionné et du patient auteur d'éditions critiques.

Mais il est aussi critique militant et portraitiste littéraire. Critique créateur, ou plus exactement recréateur, selon le vœu et la méthode de De Sanctis. Et à cet aspect de son activité nous devons une série d'ouvrages

où il passe en revue toute la littérature contemporaine espagnole, toutes ses grandes figures, et où il oppose la vie intellectuelle de l'Espagne à celle des différents groupes américains, conciliant l'ensemble de ces divers courants littéraires en une harmonie supérieure.

Cette série de « Sympathies et différences » constitue ainsi un grand inventaire des richesses intellectuelles du domaine de l'espagnol et une belle galerie de portraits des grands écrivains espagnols et hispano-américains contemporains et de leurs précurseurs immédiats ; portraits sans appareil, faits de touches légères, d'indications discrètes, de détails mis en lumière à propos, d'anecdotes bien choisies et que la mémoire retient parce qu'elles caractérisent une œuvre, un tempérament, bien mieux qu'un jugement critique ou une remarque générale.

A cela, nous reconnaissons le conteur et le poète. Et nous devons souhaiter de voir paraître prochainement des traductions de quelques-uns des ouvrages d'imagination d'Alfonso Reyes. Et je souhaiterais qu'on commençât par cette courte « Vision de l'Anáhuac », qui, sous la forme d'une sorte de petit traité historique, est un véritable poème national mexicain. C'est la description, minutieuse comme un tableau de Jean Breughel, de l'antique cité de Mexico telle qu'elle apparut aux yeux des Conquistadores. Description lyrique, aussi, et d'un lyrisme qui rejoint par instants celui de Saint-John Perse. Grand poème de couleurs et d'hommes, de monuments étranges et de richesses entassées ; vraiment, la « vision » promise, dans tout son éclat et son mystère. Le dernier chapitre — la dernière strophe — évoque l'âme de cette littérature perdue, détruite ou défigurée par les conquérants, mais qu'on devine à travers les rares fragments purs qui nous en restent. C'est un lyrisme où les fleurs et les oiseaux tiennent la plus grande place, et qui nous fait entrer dans des pays couverts de fleurs aux mille couleurs, disposées comme l'arc-en-ciel sur la terre. Et les poètes cueillent ces fleurs pour les offrir à leurs amis, pour « en saluer les jeunes garçons et en réjouir les nobles », pour les donner à leurs nobles compagnons, à « leurs amis, ici, dans le pays, et aux nobles, dans leur grandeur et dignité ».

Le geste de ces poètes dont les noms mêmes ont disparu, et qui n'ont jamais su que dans un autre monde il y avait aussi des poètes, nous voudrions pouvoir le renouveler en faveur de notre noble ami Alfonso Reyes.

Valéry Larbaud

Pages choisies

Trois points concentrent la vie de la cité : l'un est la maison des dieux, un autre le marché, le troisième est le palais de l'empereur. Par tous les quartiers et faubourgs apparaissent temples, marchés et palais plus petits. La triple unité municipale se multiplie, marquant d'un même sceau toute la métropole.

Le temple principal est un triomphe de la pierre. Pour le construire on a fait rouler des meules gigantesques du haut des montagnes de basalte et de porphyre qui encerclent la vallée. Peu de peuples — écrit Humboldt — auront remué de plus grandes masses. Il y a un jet d'arbalète d'un angle à l'autre de la base carrée de la pyramide. C'est tout un panorama à la chinoise que l'on peut contempler des hauteurs. Ce temple dresse quarante tours sculptées au dehors et remplies au dedans d'imageries, de broderies et de boiseries où sont taillés personnages et monstres. Les gigantesques idoles — affirme Cortés — sont faites d'un mélange de toutes les graines et de tous les légumes dont se nourrit l'Aztèque. A leurs pieds les conques marines, les trompes, les larges coutelas d'obsidienne des sacrificateurs, et le tambour de peau de serpent dont le son funèbre peut retentir jusqu'à deux lieues. A l'intérieur du temple pourrait tenir une bourgade de cinq cents habitants. Le mur qui l'entoure, des masses en forme de couleuvres entrelacées le forment, qui seront plus tard les assises de la cathédrale. Les prêtres vivent dans la muraille ou à l'ombre du temple. Habillés de vêtements noirs, portant les cheveux longs et dépeignés, ils évitent certaines nourritures et observent les jeûnes. Aux alentours sont recluses des jeunes filles de la noblesse; elles mènent une vie de nonnes, usant leurs jours à tisser des plumes.

Mais les têtes de morts exposées dans le temple, témoins odieux des sacrifices, éloignent vite le soldat chrétien. En revanche, celui-ci s'étend avec délices sur la description de la foire.

On trouve au marché — dit-il — « toutes les choses qui se trouvent par toute la terre ». Puis, il explique qu'on en trouve quelques-unes de plus, en tant que victuailles et argenterie. Cette place principale est entourée de portiques et égale à deux fois celle de Salamanque. Soixante mille hommes pour le moins — il aimerait nous le faire croire — la parcourent journellement. Chaque sorte de marchandise a sa rue, et l'on ne consent aucune confusion. Tout se vend au nombre et à la mesure, rien au poids. Nulle fraude non plus n'est tolérée; dans le tourbillon circulent, toujours dissimulés, des agents zélés chargés de briser les fausses mesures. Dix ou

douze juges siègent sous un dais, et, sans aucun appel à une juridiction plus haute, ils tranchent les contestations du marché en équité et à la vue de tout le peuple. Sur cette grande place on mène vendre des esclaves, le cou passé dans un carcan et attachés en file le long de grands bâtons.

On vend là — dit Cortés — des bijoux d'or et d'argent, de plomb, de laiton, de cuivre, d'étain; des os, des coquillages et des plumes; des pierres taillées et des pierres brutes, du bois travaillé et d'autre prêt à l'être, des briques cuites et des adobes qui sont des briques crues séchées au soleil. On y vend aussi de l'or en grains ou en poudre, conservé dans de minces étuis en tige de plumes; cet or, ainsi que les graines usuelles, sert de monnaie. Dans les rues réservées au gibier on trouve tous les oiseaux que réunit la variété des climats mexicains, tels que : perdrix, cailles, poules, faisans, canards sauvages, poules d'eau, tourterelles, colombes et petits oiseaux en brochettes; des perroquets, des oiseaux de proie : faucons, aigles, crécerelles, milans. De ces rapaces on vend aussi les plumages avec la tête, les ongles et le bec. Il y a des lapins, des lièvres, des cerfs, des daims, des taupes, des loirs, et des



Stèle de pierre (culture aztèque)

- 1 TLATELOLCO
- 2 village des pêcheurs
- 3 centre religieux
- 4 temple dédié à Quetzalcoatl
- 5 du dieu de la guerre
- 6 pierre sacrificielle
- 7 lagunilla

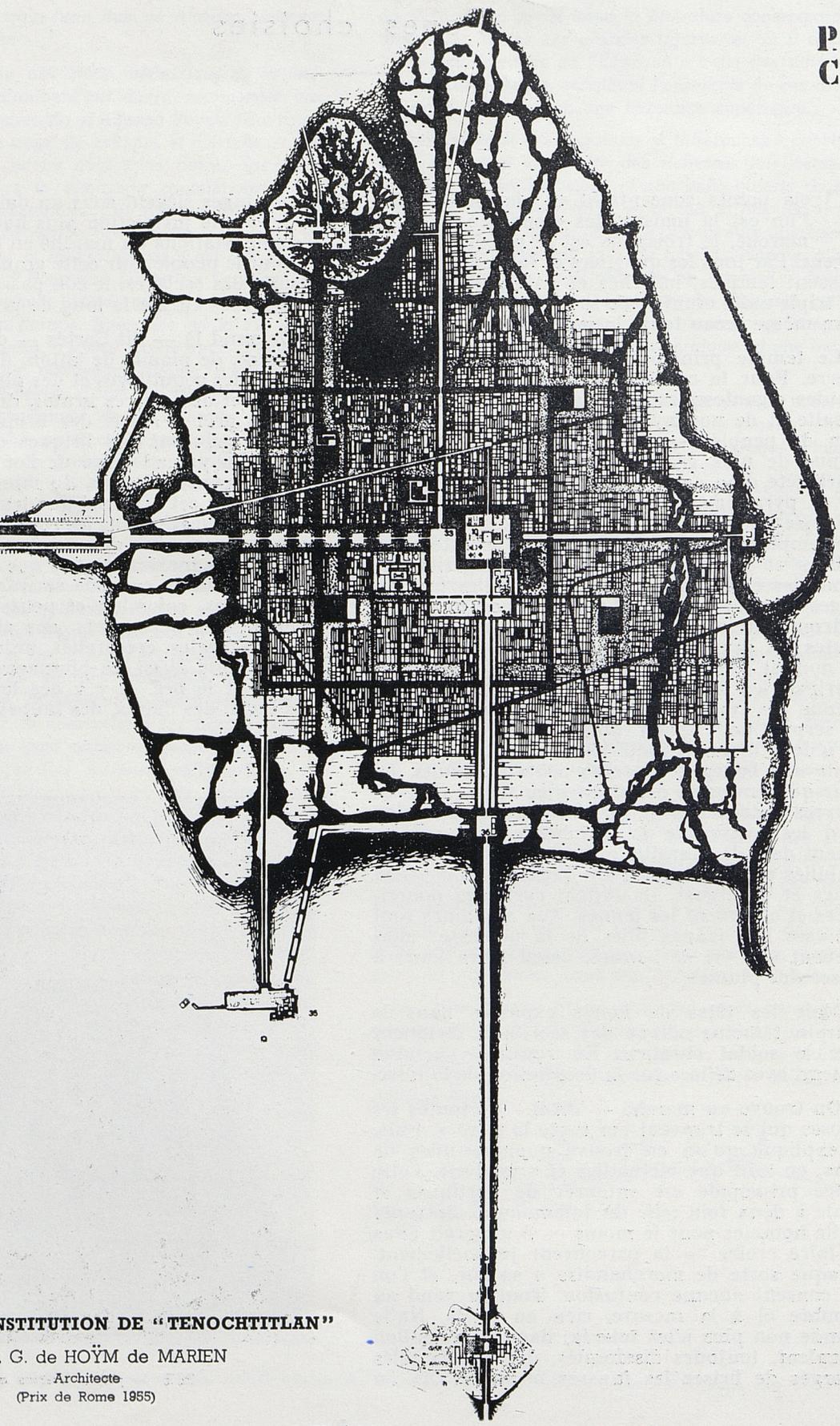
- TENOCHTITLAN
- 8 aqueducs de Chapultepec
- 9 albarrador
- 10 temple embarcadere
- 11 centre religieux
- 12 pierre du calendrier azteque
- 13 pierre de Tizoc
- 14 maison des nobles
- 15 palais de Axayacatl
- 16 ou maisons vieilles
- 17 de Moctezuma
- 18 Cihuacoatl
- 19 Coateocatl
- 20 temple de Quetzalcoatl
- 21 jeu rituel de pelote
- 22 Huey Izampantli
- 23 temple du soleil
- 24 palais de Cuauhtemoc
- 25 scé de la cathédrale actuelle

- 26 palais neuf de Moctezuma
- 27 Xocoyotzin
- 28 rue de la monede
- 29 porte Estandarte
- 30 temple de Tezcatlipoca
- 31 Tlaloc
- 32 Huitzilopochtli
- 33 tzompantli
- 34 temalacatl
- 35 ossuaire
- 36 plaza
- 37 volador
- 38 palais d'été de Moctezuma
- 39 fontaine de Xoloc

- 40 chaussée de TACUBA
- 41 IXTAPALAPA
- 42 de l'embarcadere
- 43 TEPEYAC
- 44 NONOALCO
- 45 VALLE JO

- 46 lagune de TEXCOCC
- 47 ACAGHINANCO

P 9
C



ESSAI DE RECONSTITUTION DE "TENOCHTITLAN"

par L. G. de HOÏM de MARIEN

Architecte
(Prix de Rome 1955)



petits chiens que l'on élève castrés afin de les manger. Il y a la rue des herboristes où l'on vend les racines et les herbes de santé, dont la connaissance empirique fut la première base de la médecine. Les Indiens en firent connaître plus de mille deux cents au docteur Francisco Hernandez, médecin de la cour de Philippe II et Pline de la Nouvelle-Espagne. Près de là, les pharmaciens offrent leurs onguents, leurs emplâtres, leurs sirops médicinaux. Des barbiers dans leurs boutiques lavent et rasent les têtes. Il y a des maisons où l'on peut manger et boire en payant. Beaucoup de bois à brûler, de copeaux de pin, de charbon, et de petite braise de tourbe. Des nattes pour les lits, et d'autres plus fines pour s'asseoir et pour tapisser les chambres. Des légumes et des condiments en quantité, surtout : oignons, poireaux, ail, cresson alénois, cresson, oseille, cardons, piments. Les « capulis » et les prunes sont les fruits qui se vendent le plus. Des rayons de cire et de miel d'abeilles, miel de tiges de maïs, aussi doux, aussi onctueux que le sucre, miel de maguey qui fournit aussi du sucre et du vin. Cortés, décrivant ces différents miels à l'empereur Charles-Quint, lui dit avec une charmante simplicité : meilleur que « el arrope » ! (sirop de fruits). Les tissus de coton pour rideaux, coiffures, manteaux et serviettes lui rappellent la Alcaiceria de Grenade. Il y a aussi des fichus fabriqués avec du fil d'aloès, et des tissus plus grossiers, des cordes, des filets. Il y a des fibres végétales, dont on fait du papier. De petits étuis à parfums sont pleins d'ambre liquide et d'autres étuis un peu plus grands, de tabac. Vernis et couleurs de toutes teintes. Huiles de chia que les uns comparent à la moutarde et d'autres au psyllion, et qui rendent la peinture inattaquable à l'eau. Toutefois, l'Indien garde jalousement le secret de ces brillants émaux dont il couvre ses tasses et ses vases de terre. Il y a des peaux de cerf avec et sans le poil, des grises, des blanches, et d'autres artificiellement colorées; des fourrures de loutres, de blaireaux, de chats sauvages, les unes préparées, les autres pas. Des vases, des cruches et des jarres de toutes formes et de toutes fabrications, peints, vernissés et faits d'étranges qualités d'argile. Du maïs en grains et en pains, supérieur à celui des Iles déjà connues et de Terre Ferme. Du poisson frais et salé, cru et cuit. Des œufs de poules et d'oies et des omelettes d'œufs d'autres oiseaux.

Le bourdonnement, le bruit de la place — dit Bernal Diaz — étonne ceux mêmes qui ont été à Constantinople et à Rome. C'est comme un étourdissement de tous les sens, comme un songe de Breughel où les allégories de la matière atteignent à une chaleur spirituelle. Etourdi de pittoresque, le Conquistador va et vient par les rues de la foire, et conserve de ses souvenirs l'émotion d'un étrange et palpitant chaos : les formes se fondent entre elles, les couleurs éclatent en fusées, l'appétit s'aiguise à l'odeur piquante des herbes et des épices. Des corbeilles, roule et déborde le paradis des fruits : globes de couleur, ampoules transparentes, régimes de lances, ananas squameux, touffes de feuilles. Sur les pla-

teaux ronds, où s'entassent les sardines, tournent les reflets d'argent et de safran, les nageoires en franges, les queues en pinceaux. D'une cuve sort la monstrueuse tête du poisson moustachu et atone. Dans les allées de la fauconnerie, les becs assoiffés, les ailes bleuies et gourdes, ouvertes comme un lâche éventail, les pattes crispées offrant une consistance terreuse de racines, l'œil dur et rond de l'oiseau mort. Plus loin, des monceaux de graines végétales, noires, jaunes, blanches, toutes reluisantes et grasses. Puis la vénerie confuse d'où sort entre des collines de dos et des fleurs de pattes calleuses, une corne, une gueule, une langue pendante; sur le sol court un filet rouge dont les chiens s'approchent pour le lécher. À l'autre terme de la place c'est le jardin artificiel des tapis et des tissus; les jouets de pierre et de métal, étranges et monstrueux, compréhensibles seulement — comme toujours — pour le peuple qui les fabrique et s'en amuse; les tenanciers de loteries, les joailliers, les tanneurs, les potiers, rigoureusement groupés par métier comme dans les processions d'Alsloot. Derrière les grands vases bruns disparaissent les seins de la vendeuse. Ses bras courent parmi la glaise comme dans leur élément natal, formant une anse aux cruches, et serpentant parmi les cols roussâtres. À la ceinture des vases il y a des éclats de noir et d'or qui rappellent le collier de sa gorge. Les grandes jarres paraissent s'être assises comme l'Indienne avec les genoux collés et les pieds parallèles. L'eau suinte en perles des alcarazas odorants.

« Le plus beau de la place — déclare Gómara — ce sont les ouvrages d'or et ceux de plumes qui contrefont toute chose et toute couleur. Les Indiens sont si bons ouvriers en ces matières qu'ils fabriquent avec des plumes un papillon, un animal, un arbre, une fleur, des herbes et jusqu'à des pierres brutes; ils y apportent tant d'exactitude que leur œuvre est semblable à ce qui est naturel et vivant. Et il leur arrive de ne pas manger de tout un jour, prenant, quittant et reprenant la plume, la regardant de part et d'autre au soleil, à l'ombre, au demi-jour, pour voir si elle est mieux dans son vrai sens ou à « contre-plume », placée en long ou en large, ou encore à l'envers; ils ne la laissent enfin sortir de leurs mains qu'après l'avoir portée à la dernière perfection. Tant de patience, peu de peuples l'auraient, surtout ceux qui, comme le nôtre, sont portés à la colère.

Le métier qui vient au premier rang, et où l'on remarque le plus d'habileté, est celui d'orfèvre; il paraît sur le marché des ouvrages bien travaillés, fondus au feu, garnis de pierres; un plat octogonal dont les tranches alternées d'or et d'argent sont non pas soudées, mais réunies par la fonte; un poisson dont une écaille est d'argent, l'autre d'or, quoiqu'il ait beaucoup d'écailles; un perroquet qui fait marcher sa langue, qui bouge la tête et les ailes. Ils fondent une guenon qui remue pieds et tête et tient à la main un fuseau qu'elle paraît filer ou une pomme qu'elle paraît manger. Tous ces objets, nos Espagnols les trouveront à profusion, et les orfèvres d'ailleurs ne

dépasseront pas une telle perfection. Ils émail-
lent aussi, travaillent et sertissent émeraudes,
turquoises et autres pierres et percent les
perles. »

Les jugements de Bernal Díaz ne font pas loi
en matière d'art, mais révèlent bien l'enthousiasme
avec lequel les conquistadors considéraient
l'habileté des Indiens. Il y a dans la ville
de Mexico, écrit-il, trois Indiens qui se nomment
Marcos de Aquino, Juan de la Cruz, et El Cres-
pillo, si experts dans leur métier que s'ils avaient
vécu au temps de l'antique et illustre Apelle ou
près de Michel-Ange et de Berruguete qui sont
de notre temps, ils se seraient placés au même
rang qu'eux.

L'empereur possède, imitées en or, en argent,
en pierreries et en plumes, toutes les choses qui,
sous le ciel, existent dans son empire. Il appa-
rait dans les vieilles chroniques comme un fabu-
leux Midas dont le trône reluit autant que le
soleil. S'il y a quelque poésie en Amérique — a
pu dire le poète — elle est dans le grand Moctez-
uma au trône d'or. Son royaume est d'or, son
palais d'or, ses vêtements d'or, sa chair d'or. Lui-
même, n'a-t-il pas dû soulever ses vêtements pour
convaincre Cortés qu'il n'était pas tout entier en
or? Ses domaines s'étendent jusqu'à des limites
inconnues; à toute vitesse ses courriers partent
aux quatre vents pour faire exécuter ses ordres.
A Cortés qui lui demandait s'il était vassal de
Moctezuma, un cacique étonné répondit : « Mais
qui donc n'est point son vassal? »

Les seigneurs de toutes ces terres lointaines
résident une partie de l'année à la cour et envoient
leur fils aîné au service de Moctezuma. Chaque
jour arrivent au palais jusqu'à six cents cheva-
liers dont les serviteurs et la suite remplissent
deux ou trois grandes cours et fourmillent aux
alentours des résidences royales. Tout le jour un
cortège abondant pullule autour du roi mais sans
avoir accès à sa personne. A tous on sert à man-
ger à une certaine heure, et la cave et la dépense
restent ouvertes à qui a faim et soif. « Trois ou
quatre cents garçons apportaient la nourriture
qui n'était pas comptée, puisque chaque fois que
mangeait l'empereur on lui servait comme vian-
des, poissons, fruits, légumes, toutes les variétés
que l'on peut trouver sur terre. Et parce que la
terre est froide, on portait sous chaque plat ou
chaque tasse un petit brasero afin que rien ne
refroidisse. » L'empereur s'asseyait sur un cou-
sin de cuir, au milieu d'un salon qui se peuplait
peu à peu de ses serviteurs et pendant son repas
il faisait offrir à manger à cinq ou six seigneurs
âgés qui, par respect, se tenaient détournés de
lui. Au commencement et à la fin, des servantes
lui lavaient les mains. Ni le linge, ni les plats, ni
les assiettes, ni les braseros qui avaient servi une
fois ne paraissaient de nouveau. Il semble que,
tandis qu'il mangeait, l'empereur se divertissait
des tours de ses jongleurs et de ses nains, ou se
faisait jouer une musique de flûtes, de conques
marines, de sonnailles, de grelots, de raclettes
faites d'un os strié ou d'une simple écaille de
tortue. Près de lui brûlaient quelques braises
odoriférantes, un paravent de bois le protégeait

contre les regards. Il laissait aux bouffons les
restes du festin et leur faisait donner des jarres
de chocolat. Parfois, raconte Bernal Díaz, on
apportait des sortes de coupes en or fin avec
certaine boisson faite aussi avec du cacao; c'était,
disait-on, pour réussir auprès des femmes.

La table quittée, les serviteurs partis, arri-
vaient quelques notables, puis les jongleurs et
les histrions. Quelquefois l'empereur fumait et
se reposait, d'autres fois on tendait une natte
dans le patio et le bal était ouvert à la cadence
des grelots naturels faits des coques ligneuses
de certains fruits. Un fort sifflement, les tam-
bours battent et les danseurs apparaissent avec
de riches manteaux, des éventails, des branches
de fleurs; ils mettent des masques de plumes,
contrefaçon de têtes d'aigles, de jaguars, de caï-
mans. La danse alterne avec le chant. Tous se
tiennent par la main et débentent par des mouve-
ments lents et des voix basses. Peu à peu, ils
s'animent, la vitesse augmente et enfin l'immense
roue dansante tourne vertigineusement. De
peur que le plaisir ne diminue, des échansons
portant le vin dans des cruches profondes cir-
culent entre les rangs des danseurs.

Moctezuma revêtait chaque jour quatre habil-
lements différents, tous neufs et qu'il ne portait
jamais une seconde fois. Tous les seigneurs qui
entraient dans sa maison étaient déchaussés, et
quand ils paraissaient devant lui, se tenaient
humblement, tête basse et sans le regarder en
face. « Certains seigneurs — ajoute Cortés —
réprimandèrent mes Espagnols de ce qu'ils me
parlaient en se tenant droit et me regardaient
en face, cela leur paraissait insolent et sans ver-
gogne. » Donc les nobles se déchaussaient, chan-
geaient leurs riches manteaux contre d'autres
plus modestes et s'avançaient avec trois révé-
rences : « Seigneur — Monseigneur — Grand
Seigneur ». Quand Moctezuma sortait au dehors,
ce qui était rare, tous ceux qui étaient avec lui
et ceux qu'il croisait dans les rues détournaient
la tête et tout le monde se prosternait sur son
passage », note Cortés. Une sorte de licteur le
précédait avec trois cannes minces, et il en pre-
nait une quand il descendait des marches. Ima-
ginons-le quand il s'avança pour recevoir Cortés,
appuyé au bras de ses courtisans, à pied, et au
milieu d'une large rue. Son cortège, en longue
procession, formait derrière lui deux files le long
des murs. Des serviteurs le précédaient, étendant
des tapis sous ses pas.

L'empereur aime la chasse. Ses fauconniers,
selon le bruit commun, peuvent prendre en bat-
tue n'importe quel oiseau; un tumulte, ses
veneurs capturent des fauves vivants. Mais son
passe-temps favori, c'est la chasse de haut vol :
gérons, milans, corbeaux, pies. Pendant que les
autres chassent au faucon, le leurre sur le poing,
Moctezuma tire avec l'arc ou la sarbacane. Ses
sarbacanes ont des garnitures larges d'une main,
en or ciselé, représentant des fleurs et des ani-
maux.

A l'intérieur de la ville et aux environs, l'em-
pereur a ses palais et ses maisons de plaisance,
et chaque maison offre une sortie diverse de

passe-temps. Les portes ouvrant sur les rues et les places laissent voir, avec leurs fontaines, les patios pavés comme le damier d'un jeu d'échecs; les murs de marbre, de jaspe, de porphyre, de basalte; les cloisons translucides ou revêtues de pourpre; les plafonds de cèdre, de pin, de palmier, de cyprès, tous richement sculptés. Les chambres sont peintes ou couvertes de nattes, d'autres tapissées avec des toiles de coton, des fourrures, des plumes. Dans l'oratoire on garde des chapes d'or et d'argent, incrustées de pierres. Dans les jardins babyloniens, où ne sont admis ni légumes ni fruits utiles, il y a des belvédères où Moctezuma va se récréer en compagnie de ses femmes; des bosquets très étendus avec des artifices de feuillages et de fleurs; des clapiers, des viviers, des rochers, des monticules entre lesquels errent cerfs et chevreuils; dix étangs d'eau douce ou salée pour toutes les races d'oiseaux palustres ou marins, et l'on procure à chaque oiseau la nourriture spéciale à son espèce : soit du poisson, soit des vers ou des mouches, soit du maïs, et même pour quelques-uns des graines plus fines. Trois cents hommes en ont soin; d'autres ont soin des oiseaux malades. Les uns nettoient les étangs, d'autres surveillent les œufs et les jettent après l'éclosion, d'autres donnent la nourriture aux oiseaux, les

épouillent, les plument pour faire provision de duvet. Ailleurs se trouvent les rapaces, depuis les tiercelets et les crécerelles jusqu'à l'aigle royal, abrités par un velum et pourvus de leurs perchoirs. Puis des lions, des tigres, des loups, des chacals, des renards, des serpents, des chats sauvages qui forment un enfer de bruit et auxquels se consacrent trois cents autres hommes. Et pour que rien ne manque à ce musée d'histoire naturelle, il y a des appartements où vivent des familles d'albinos, de monstres, de nains, de bossus, et autres contrefaits.

Les resserres royales où l'on gardait la réserve de grains avaient leurs trésoriers, leurs comptables, leurs receveurs; les portes s'ornaient d'un écu figurant des lapins. L'écu des arsenaux portait un arc avec deux carquois; on y entassait des dards, des flèches, des frondes, des lances, des massues, des boucliers, des rondaches, des casques, des jambières, des brassards, des bâts avec des couteaux de silex, des bâtons à une et à deux branches, des pierres polies à la main, et des sortes de pavois qui, en se déroulant, couvraient tout le corps du guerrier.

Quatre fois le Conquistador Anonyme tenta de parcourir les palais de Moctezuma, quatre fois il y renonça fatigué.



Pierre de Tizoc : stèle de pierre commémorant les conquêtes du roi Tizoc (Mexico).



Fragment de la planche n° 34 du Codex Magliabechiano

« La fleur, mère du sourire. »
(LE NÉCROMANT.)

Si dans toutes les manifestations de la vie indigène la nature remplissait un rôle aussi important que nous le révèlent les relations des conquistadors, si les fleurs des jardins étaient l'ornement des dieux et des hommes en même temps que le motif subtil des arts plastiques et hiéroglyphiques, comment ne retrouverions-nous pas les fleurs dans la poésie ?

L'ère historique de l'arrivée des conquistadors au Mexique coïncida exactement avec cette pluie de fleurs qui tomba sur la tête des hommes à la fin du quatrième soleil cosmogonique. La terre se vengeait de ses mesquineries antérieures, et les hommes agitaient des bannières de jubilation. Dans les dessins du *Codice Vaticano*, elle est représentée par une figure triangulaire ornée de torsades de plantes; la déesse des amours licites, suspendue à un feston végétal, descend sur la terre, tandis que, tout en haut, des graines éclatent, laissant tomber fleurs et fruits.

C'est dans les monuments de la civilisation qui s'épanouissait dans la vallée de Mexico immédiatement avant la conquête qu'il faut étudier les représentations artistiques de la plante en Amérique. L'écriture hiéroglyphique nous en offre les plus abondantes et les plus variées. « Fleur » était un des vingt signes des jours, le signe aussi du noble et du précieux, elle représentait encore les parfums et les boissons. Elle surgissait du sang du sacrifice et couronnait le hiéroglyphe de la prière. Les guirlandes, l'arbre, le maguey alternaient dans les désignations de lieux. La fleur était peinte d'une manière schématique, réduite à une stricte symétrie, vue tantôt de profil, tantôt par la bouche de la corolle. Pour la représentation de l'arbre, on usait aussi d'un système défini : soit un tronc divisé en trois branches égales se terminant en touffes de feuilles, soit deux troncs divergents qui se ramifiaient de manière symétrique.

Dans les sculptures de pierre et de glaise il y a des fleurs isolées, sans feuilles, et des arbres fruitiers rayonnants, tantôt comme attributs de la diversité, tantôt comme ornements d'un personnage, ou comme décoration extérieure d'un ustensile.

Dans la céramique de Cholula le fond des poteries représente une étoile florale; et sur les parois internes et externes du vase courent des calices entrelacés. Sur les écuelles des fileuses, des fleurs sont peintes en noir sur fond jaune, ou, parfois, simplement évoquées par quelques lignes fugitives.

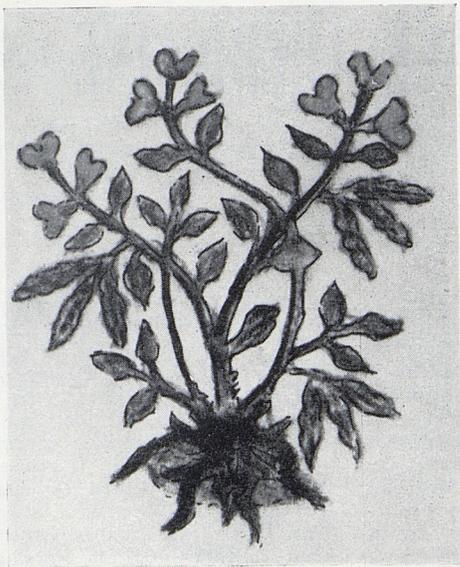
Cherchons aussi dans la poésie indigène la fleur, la nature et le paysage de la vallée.

Il faut déplorer la perte irrémédiable de la poésie mexicaine indigène. L'érudition pourra en découvrir des exemplaires isolés ou prouver la fidélité relative avec laquelle quelques autres furent romancés par les missionnaires espagnols — et cela à son importance — mais rien ne compensera jamais la perte de cette poésie comme phénomène général et social. Ce que nous savons d'elle se réduit à d'étroites conjectures et à telles relations ingénues conservées par des religieux qui n'entendaient pas toujours les rites poétiques qu'ils décrivaient. Ainsi combien est réduit le peu que nous pouvons imaginer de la fabuleuse jeunesse de Netzahualcōyotl, le prince dépossédé qui vécut quelque temps sous les arbres, se nourrissant de leurs fruits, et composant des chansons pour distraire son exil.

De ce qu'a pu être le reflet de la nature dans cette poésie, il nous reste cependant quelques témoignages curieux. Quoiqu'ils aient subi très probablement de graves altérations, ils paraissent avoir une base d'éléments primitifs évidents et impossibles à confondre : je veux parler des vieux poèmes en langue nahoā, de ceux que les Indiens chantent dans leurs fêtes, et que rapporte Cabrera y Quintero dans son *Ecu des*



« Couanenepilli »



« Ayecochli »

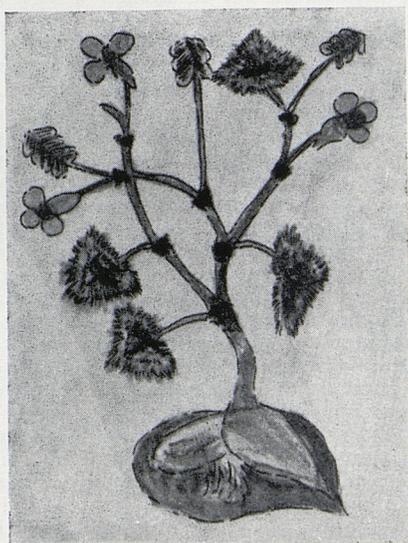
armes de Mexico (1746). Appris de mémoire, ces chants ont transmis, de génération en génération, les plus minutieuses légendes éponymes, les usages, les coutumes. Qui les eut en main les passa sous silence, les prenant pour des compositions faites en l'honneur des démons. Le texte actuel des seuls que nous possédions ne peut être une traduction exacte; l'Eglise les a sans doute corrigés, quoiqu'elle ait dû tolérer, comme indéracinable, la gentille coutume de les réciter aux banquets et aux bals. En 1555, le Concile Provincial ordonnait de les soumettre à la révision des ministres évangéliques; trois ans après, on renouvelait aux Indiens la défense de chanter sans l'autorisation de leurs curés et de leurs vicaires. Des seuls jusqu'ici connus — car on ne conserve la mention que de ceux qui paraissent

avoir été publiés par Fray Bernardino de Sahagún — nous n'avons que les paroles; on n'en connaît ni l'auteur, ni la provenance, ni le temps où ils furent écrits; quoique l'on présume qu'il s'agit de pures œuvres mexicaines, et non, comme certains l'ont cru, d'une simple mystification des pères catéchistes. Les archéologues conviennent qu'il s'agit d'une compilation faite par un religieux pour l'offrir à son supérieur. Composés avant la conquête, ils furent rédigés par écrit, peu après que la vieille langue eût été réduite à l'alphabet espagnol. Si indirectement qu'ils nous soient parvenus, et si altérés, ces chants offrent une nuance de sensibilité lascive qui n'est pas, en vérité, le propre des missionnaires espagnols — gens simples et apostoliques, de plus de piété que d'imagination. Sur un terrain si glissant, nous devons nous prémunir contre les surprises du temps. Plût à Dieu que l'ineffable ressemblance de ces chants avec certain passage de Salomon ne soit pas plus qu'une coïncidence. N'avons-nous pas déjà, pour nous mettre sur nos gardes, cette collection des *Azèques*, dans laquelle Pesado paraphrase les poèmes indigènes et où la critique a pu découvrir... l'influence d'Horace sur Netzahualcōyotl!

Dans les vieux chants nahoas les métaphores conservent certaine audace, certaine apparente incongruité, accusant une pensée étrangère à l'Europe. Brinton — qui les traduisit en anglais et les publia à Philadelphie en 1887 — a cru découvrir en l'un d'eux un certain sentiment allégorique : le poète se demande où il faut chercher l'inspiration et se répond comme Wordsworth : dans la grande scène de la nature. Le monde lui apparaît comme un attendrissant jardin. Le chant se nomme *Ninoyolnonotza*. C'est une méditation concentrée, une mélancolique délectation, une longue et voluptueuse fantaisie où la joie des sens va se transformant en aspiration idéale.



« Xaltomatl »



« Huaxocoyolm »

NOTES SUR L'INTELLIGENCE AMÉRICAINE

1. Mes observations se bornent à ce que l'on appelle l'Amérique Latine. La nécessité d'être bref m'oblige aussi à être léger, confus et exagéré jusqu'à la caricature. Mon seul rôle est de provoquer ou d'amorcer une conversation, sans prétendre épuiser l'exposé des problèmes qui se présentent, et encore bien moins d'y apporter des solutions. J'ai l'impression que, sous prétexte d'Amérique, je ne fais qu'effleurer au passage quelques thèmes universels.

2. Il serait inopportun de parler ici de civilisation américaine : cela nous conduirait jusqu'à ces régions archéologiques qui débordent notre sujet. Parler de culture américaine serait quelque peu équivoque : cela évoquerait seulement une branche de l'arbre d'Europe, transplantée sur le sol américain. Par contre, nous pouvons fort bien parler de l'intelligence américaine, de sa façon d'envisager la vie et de son action dans la vie. Cela nous permettra de définir, même provisoirement, les nuances de l'Américaine.

3. Notre drame dispose d'une scène, d'un chœur et d'un personnage. En parlant de scène, je n'entends pas désigner un espace, mais plutôt un temps, un temps dans le sens presque musical du terme : une mesure, un rythme. Tard arrivée au banquet de la civilisation européenne, l'Amérique vit en sautant les étapes, pressant le pas et courant d'une forme à une autre, sans que la forme précédente ait le temps de mûrir. Parfois, le saut est périlleux et la nouvelle forme fait penser à un aliment retiré du feu avant d'avoir atteint le degré de cuisson voulu. La tradition a moins pesé, et ceci explique l'audace. Mais on ne sait toujours pas si le rythme européen — que nous nous efforçons d'atteindre à grandes enjambées — puisque nous ne sommes pas en mesure de nous régler sur son pas moyen, est l'unique temps historique possible ; et personne n'a encore démontré qu'une certaine accélération du processus soit contre nature. Tel est le secret de notre histoire, de notre politique, de notre vie, dominées par une consigne d'improvisation. Le chœur : les populations américaines se recrutent, surtout, parmi les anciens éléments autochtones, les masses ibériques des conquérants, missionnaires et colons, et les apports ultérieurs d'immigrants, européens en général. Il y a des chocs entre sangs différents, des problèmes de métissage, des efforts

d'adaptation et d'absorption. Selon les régions, c'est la couleur indienne qui prédomine, ou l'ibérique, le gris du métis, le blanc de l'immigration européenne générale et même les grandes taches de l'africaine, amenée en d'autres siècles sur notre sol par l'administration coloniale. La gamme admet tous les tons. Le sein laborieux de l'Amérique mêle, petit à petit, cette substance hétérogène et, jour après jour, on voit se manifester une humanité américaine caractéristique, un esprit américain. L'acteur ou personnage, pour notre démonstration, sera donc l'intelligence.

4. L'intelligence américaine travaille sur une série d'oppositions. Cinquante ans après la conquête espagnole, c'est-à-dire à la première génération, nous trouvons déjà au Mexique une façon d'être américaine : sous les influences du nouveau milieu, la nouvelle installation économique, les heurts entre la sensibilité de l'Indien et l'instinct de propriété, né de l'occupation antérieure, on voit apparaître parmi les Espagnols du Mexique eux-mêmes, un sens de l'aristocratie indienne qui s'accommode déjà fort mal de la poussée arriviste des Espagnols nouveaux venus. Les témoignages littéraires abondent à ce sujet, soit dans la poésie satirique et populaire de l'époque, soit dans les observations subtiles des sages péninsulaires tels que Juan de Cárdenas. La critique littéraire a mis en lumière le phénomène dans la personne du dramaturge mexicain Juan Ruiz de Alarcón, lequel, à travers Corneille — qui le passa lui-même à Molière — eut la chance d'influencer la formule du théâtre de mœurs moderne français. Et ce que je dis du Mexique, plus familier, plus connu pour moi, pourrait être dit à des degrés divers du reste de l'Amérique. Dans cette inquiétude commençante, on sentait déjà sourdre l'aspiration séculaire des indépendances américaines. Deuxième opposition : les indépendances ne sont pas encore bien établies quand éclate le conflit inévitable entre américanistes et hispanistes, entre ceux qui mettent l'accent sur la nouvelle réalité et ceux qui le mettent sur l'ancienne tradition. Sarniento est, surtout, américaniste. Bello est, surtout, hispaniste. Au Mexique, on se souvient fort bien d'une polémique entre l'Indien Ignacio Ramirez et l'Espagnol Emilio Castelar sur les mêmes sujets. Cette polémique s'est traduite plusieurs fois par un duel entre libéraux et conservateurs. Et l'émancipation était

si récente que, ni les pères ni les fils n'étaient en mesure de la résoudre de façon raisonnable. Troisième opposition : un pôle se trouve en Europe et l'autre aux Etats-Unis. Nous recevons des inspirations de l'un et de l'autre. Nos utopies constitutionnelles concernent la philosophie politique française et le fédéralisme présidentiel des Etats-Unis. Les sirènes d'Europe et d'Amérique du Nord chantent alternativement pour nous. De façon générale, l'intelligence de notre Amérique (sans nier pour cela les affinités avec les personnalités les plus sélectes de l'autre Amérique) paraissent trouver en Europe une vision d'une humanité plus universelle, plus fondamentale, plus conforme à sa propre sensibilité. Si l'on inclut les méfiances historiques, pour des raisons de moins en moins justifiées et qui n'ont pas à être abordées ici, nous n'avons aucune sympathie pour les ségrégations ethniques. Pour ne pas sortir du monde saxon, nous aimons le naturel avec lequel un Chesterton, un Bernard Shaw regardent les peuples de toutes les latitudes en leur accordant une égale authenticité humaine. De même Gide au Congo. Nous n'aimons pas considérer quelque type humain que ce soit comme un simple objet de curiosité ou un cas exotique amusant, car là n'est pas la base de la véritable sympathie morale. Déjà les premiers mentors de notre Amérique, les missionnaires — moutons au cœur de lion, gens d'une terrible indépendance — embrassaient les Indiens avec amour, leur promettant le même ciel qui leur était promis à eux-mêmes. Déjà les premiers conquérants fondaient l'égalité dans leur passion de métissage : ainsi aux Antilles, le Miguel Díaz et sa Cacique des pages de Juan de Castellanos ; ainsi ce soldat, un certain Guerrero (qui, sans ce trait, serait resté inconnu) qui refusa de servir les Espagnols de Cortés, parce qu'il était heureux parmi les Indiens et que, comme dans le vieux romancero espagnol, « il avait une jolie femme et des enfants comme une fleur ». Ainsi au Brésil, les célèbres João Rumlho et le Caramuru, qui fascinaient les Indiennes de San Vincente et de Bahia. Le conquérant Cortés lui-même entre dans le secret de sa conquête en se reposant entre les bras de Doria Maxima ; peut-être est-ce ainsi qu'il apprend à s'éprendre de sa proie comme ne surent jamais le faire d'autres capitaines au cœur plus froid (le César des Gaules) et il commence à abriter en son âme certaines ambitions d'autonomie que, toutes

portes fermées et en famille, il devait communiquer à ses fils, torturés plus tard pour avoir conspiré contre la Métropole espagnole. L'Ibérie impériale, bien plus que pour nous administrer, perdait son sang sur l'Amérique. De là vient que, sur notre terre, on continue à considérer la vie comme une saignée continue et généreuse.

5. Voilà le cadre, le chœur, le personnage. J'ai indiqué les principales oppositions dans l'action. J'ai parlé d'une certaine consigne d'improvisation, et je tiens à m'en expliquer. L'intelligence mexicaine est nécessairement moins spécialisée que celle européenne. Notre structure sociale le veut ainsi. L'écrivain a ici, généralement, plus de liens sociaux; il joue plusieurs rôles, il est rare qu'il arrive à être un écrivain pur, il est toujours ou presque toujours écrivain plus autre chose. Une telle situation offre des avantages et des inconvénients. Les inconvénients : appelée à l'action, l'intelligence découvre que l'ordre de l'action est aussi l'ordre de la transaction, et cela est douloureux. Embarrassés par les urgences continues, la production intellectuelle est sporadique, l'esprit est distrait. Les avantages viennent de la condition même du monde contemporain. Dans la crise, dans les bouleversements qui sont, aujourd'hui, notre lot et qui exigent notre effort à tous, et même en particulier celui de l'intelligence (à moins que nous nous résignons à laisser que seuls l'ignorance et le désespoir contribuent à tracer les nouveaux cadres humains), l'intelligence américaine est mieux faite à l'atmosphère de la rue; parmi nous, il n'y a pas, il ne peut y avoir de tour d'ivoire. Cette nouvelle opposition d'avantages et de désavantages admet également une synthèse, un équilibre qui se résout en une manière particulière de concevoir le travail intellectuel comme service public et comme devoir civilisateur. Naturellement, cela n'annule pas — et c'est heureux — les possibilités de la parenthèse, du luxe de l'oisiveté littéraire pure, source à laquelle il faut revenir se tremper avec une saine fréquence. En Europe, au contraire, la parenthèse put être normale. L'écrivain européen naît pour ainsi dire sur la plateforme la plus élevée de la Tour Eiffel. Un effort de quelques mètres à peine et déjà il dresse sa tente sur les sommets de l'esprit. L'écrivain américain, lui, naît pour ainsi dire dans la région du feu central. Après un effort colossal, dans lequel il est souvent aidé par une vitalité exacerbée qui le fait ressembler au génie, c'est à peine s'il peut atteindre la surface de la terre. O collègues d'Europe, sous tel ou tel Américain médiocre se cache parfois un entrepôt de dons qui méritent certainement votre sympathie et votre étude. Estimez-le du point de vue de cette profession supérieure à toutes les autres que Guyau et José Enrique Rodó appelaient la profession générale de l'homme. Pas de danger que sous cet angle la science se détache des

ensembles, qu'elle s'enlise dans ses conquêtes, isolée, à un millimètre d'un côté et d'un autre millimètre de l'autre, danger dont les conséquences nous ont été dénoncées de façon si lucide par Jules Romains dans son discours inaugural du Pen-Club ! Dans cette nuance américaine particulière, il n'y a pas davantage de menace de rupture avec l'Europe. Bien au contraire, je pressens que l'intelligence américaine est appelée à jouer le plus noble des rôles complémentaires : celui d'établir des synthèses quoique nécessairement provisoires; celui d'appliquer promptement les résultats, en vérifiant la valeur de la théorie dans la chair vive de l'action. De sorte que si l'économie de l'Europe a déjà besoin de nous, nous finirons aussi par demander la même intelligence de la part de l'Europe.

6. Pour la réalisation de cette belle harmonie que je prévois, l'intelligence américaine a une singulière aptitude, car notre mentalité, quoique profondément enracinée dans nos terres, comme je l'ai dit déjà, est naturellement internationaliste. Cela s'explique, non seulement parce que notre Amérique offre les conditions requises pour être le creuset de cette « race cosmique » future, rêvée par Vasconcelos, mais aussi parce que nous avons dû aller chercher nos instruments culturels dans les grands centres européens, en nous habituant à manier les notions étrangères comme si elles étaient notre bien personnel. Alors que l'Européen n'a pas eu à se montrer à l'Amérique pour construire son système du monde. L'Américain étudie, connaît et pratique l'Europe depuis l'école primaire. De là, une conséquence pittoresque que je signale sans vanité ni désir de flatterie : dans le bilan des erreurs de détail ou des incompréhensions partielles des livres européens qui parlent de l'Amérique et des livres américains qui parlent de l'Europe, le solde nous est favorable. Parmi les écrivains américains, c'est déjà un secret de polichinelle que la littérature européenne fait souvent erreur en ce qui concerne les citations en notre langue, l'orthographe des noms, notre géographie, etc. Notre internationalisme congénital, heureusement soutenu par la fraternité historique qui nous unit à tant de républiques, détermine dans l'intelligence américaine une indéniable inclination au pacifisme. Cela lui permet de traverser habilement les conflits armés et, dans l'ordre international, de se faire entendre jusque dans les groupes les plus contaminés par un certain bellicisme politique à la mode. Elle facilitera l'heureuse greffe de cet idéalisme pacifique qui inspire les plus nobles esprits de l'Amérique du Nord. Notre Amérique doit vivre comme si elle se préparait toujours à réaliser le rêve que provoqua sa découverte chez les penseurs d'Europe : rêve de l'utopie, de la république heureuse, qui donnait une chaleur particulière aux pages de

Montaigne, lorsqu'il en venait à contempler les surprises et les merveilles du nouveau monde.

7. On perçoit aisément, dans les nouvelles lettres américaines, un autochtonisme qui mérite tout notre respect, surtout lorsqu'il ne se cantonne pas dans le facile de la couleur locale, mais s'efforce de jeter sa sonde jusque dans les profondeurs des réalités psychologiques. Une telle ardeur de puberté vient rectifier cette tristesse héréditaire, cette mauvaise conscience avec laquelle nos aînés contemplaient le monde, se reconnaissant les fils du grand péché originel, de la *capitis diminutio* d'être Américains. Je me permets d'utiliser ici quelques pages que j'ai écrites il y a six ans.

La génération qui précède immédiatement la nôtre croyait être née dans la prison de différentes fatalités concentriques. Les plus pessimistes les voyaient ainsi : d'abord la première grande fatalité, qui consistait immédiatement après celle d'être humains, suivant la sentence de l'ancien Silène recueillie par Calderón.

Car le plus grand des crimes de l'homme est d'être né. A l'intérieur de la première fatalité venait le second cercle, consistant à être arrivé très tard dans un monde très vieux. Et les échos ne se contentaient plus d'un romantisme que le Cubain Clemente Zenea résume en deux vers :

*Mes vers sont ceux de la Rome Antique,
et, avec la Grèce, mes frères sont morts.*

Dans le monde de nos lettres, un anachronisme sentimental dominait la classe moyenne : c'était le troisième cercle qui, au delà des malheurs d'être humain et d'être moderne, en comportait un autre, plus spécifique, celui d'être Américain; c'est-à-dire né et enraciné en un sol qui n'était pas alors le centre de la civilisation, mais une succursale du monde. Pour citer un mot de notre Victoria Ocampo, les grands-pères se sentaient « propriétaires d'une âme sans passeport ». Puisqu'on était Américain, un autre handicap dans la carrière de la vie, c'était d'être, par dessus le marché, Latin, ou, en somme, de formation culturelle latine. C'était le temps du : « A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ? » C'était l'époque de la soumission au présent état de choses, sans espoir de changement définitif, ni foi en la rédemption. On entendait à peine les harangues de Rodó, nobles et candides. Puisqu'on appartenait à l'orbite latin, c'était une fatalité de plus que d'appartenir à l'orbite hispanique. Il y avait beau temps que le vieux lion avait déchu. L'Espagne paraissait être revenue de ses grandeurs passées, sceptique et invalide. Elle avait mis le soleil dans ses domaines. Et, pour comble de malheur, il y a peu de temps encore, l'Hispano-Américain ne s'entendait pas avec l'Espagne, jus-

qu'à la veille de la présente douleur de l'Espagne, qui nous blesse tous. A l'intérieur du monde hispanique, nous finissons par être un dialecte, un dérivé, une chose secondaire, une succursale parfois : l'Hispano-Américain, nom formé à l'aide d'un trait d'union, comme avec une chaîne. Dans le monde latino-américain, ceux qui me sont proches se plaignaient encore d'être nés dans la zone chargée d'Indien : l'Indien était alors un poids et non un noble devoir et une forte espérance. A l'intérieur de cette région, ceux qui me sont encore plus proches avaient quelque raison de s'affliger d'être nés

dans le redoutable voisinage d'une nation puissante et pléthorique, sentiment qui s'est changé maintenant en l'honneur inappréciable de représenter le front d'une race. De tous ces fantômes dispersés par le vent, ou que la lumière du soleil a burinés jusqu'à les transformer pour le moins en une réalité acceptable, il reste quelque chose encore dans les recoins de l'Amérique, et il faut les poursuivre en ouvrant les fenêtres de tous côtés, en appelant la superstition par son nom, ce qui est la façon de la mettre en fuite. Cependant, en gros, on peut dire que tout cela est déjà changé.

8. Ayant posé les prémisses, je m'aperçois que, dans l'examen de ce procès, je suis en train de prendre un style de notaire. Il y a longtemps qu'entre l'Espagne et nous existe un sentiment de nivellement et d'égalité. Et maintenant, je dis devant le tribunal des penseurs internationaux qui m'écourent : Reconnaissez-nous le droit d'être des citoyens universels, que nous avons déjà conquis. Nous avons atteint notre majorité. Bientôt, vous vous habituerez à compter avec nous.

Buenos Aires, septembre 1936.



Alfonso Reyes consultant un livre français (Photo Gisèle Freund)

ARISTARQUE

OU ANATOMIE DE LA CRITIQUE

1. — **Le paradoxe de la critique.** *La critique, ce trouble-fête, toujours reçue comme l'encaisseuse des loyers, avec méfiance et portes entrebâillées! La pauvre muse, lorsqu'elle rencontre cette sœur bâtarde, fait les cornes, touche du bois et, dès qu'elle le peut, court se désinfecter. D'où a donc pu sortir cette créature paradoxale, toujours à rebrousse-poil dans les joies naïves de la vie? Cet impôt usuraire payé par les arts pour le capital dont ils jouissent? Est-ce que, par hasard, dans ce domaine, comme en économie politique, le principe de la rareté serait-il en vigueur et ferait-il attribuer un prix à la richesse? On en a déjà tellement dit que, pour le philistin, le poète est un oiseau de mauvais augure dans la mesure où il l'oblige à s'interroger. Peut-être que ce que le poète est au philistin, le critique l'est-il à ce même poète, d'où il ressort que la critique est une insolence du deuxième degré et le dernier échelon dans la série des mauvaises rencontres! Incident du transit, il vient toujours à contre-courant et entre dans les rues par le sens interdit. Il marche à reculons et il s'ouvre un chemin à coups de queue. Il doit tout contredire, il interroge et enquête sur tout; il gêne tout par son investigation analytique... Va-t-il un jour à la campagne? C'est pour annoncer la pluie. « Mais, as-tu bien réfléchi? », lui murmure une voix basse à laquelle il s'enthousiasme. Il n'est pas jusqu'aux plaisirs les plus intimes dans lesquels il n'aille semer le doute. Au galantin il fait remarquer sa dent en or et les rides de son cou, cause du soudain échec. A l'amoureux il fait noter l'initiale louche du mouchoir qui coûta la vie à Desdémone. Hélas! Athènes était Athènes, elle n'en condamna pas moins à mort Socrate! Et savez-vous pourquoi? Voilà : ni plus ni moins que parce que Socrate inventa la critique. Convier une aimable compagnie pour méditer sur la nature de la critique est peut-être un manque d'urbanité et de tact, tout autant que de la convier à se promener dans un champ de nopals. Il est trop tard pour m'excuser. Je n'ai voulu causer à personne un mauvais moment. Je vais m'expliquer.*

2. — **Le paradoxe de l'homme.** *Sommes-nous sûrs de l'homme? L'homme est-il un homme ou plusieurs hommes? Deux au moins : un qui va, l'autre qui vient. Presque toujours deux qui vont de compagnie. Tandis que l'un vit, l'autre le regarde vivre. Etrange avorton polaire. L'homme un commencement historique, mais qu'il co-*

est à la fois l'homme et le miroir. Et c'est que l'homme ne marche pas seul. Déjà le poète Antonio Espina eut l'intuition de ce compagnon fantôme, et l'appela « celui de devant ».

*Il va toujours devant. Mains derrière le dos.
Sans but. Il est vêtu de sombre.
J'avance, il avance,
Je m'arrête, il s'arrête.*

Et Antonio Machado, bien avant : « Je parle à l'homme qui va toujours avec moi. »

Ainsi en cette constante transcendance des choses, où tout est et n'est pas, comme le fleuve d'Héraclite, nous ne pouvons même pas avoir confiance en nous-mêmes, en l'homme que nous sommes, en notre seul point de référence, qui est peut-être, en mettant les choses au mieux, comme dans la physique moderne — un point en mouvement, ou mieux encore, une entité multiple et changeante. Nous sommes action et contemplation; acteur et spectateur; nous sommes anode et cathode et étincelle que les pôles échangent; lutte et conciliation de principes antagonistes; gauche et droite; endroit et envers, et le passage qui les parcourt; nous sommes la Poésie et nous sommes la Critique, l'acte et le jugement, Andrenius et Crytile. Le terme moyen d'Aristote, la vertu entre les vices extrêmes, ne doit pas être envisagée comme une borne immobile, mais comme une zone dynamique traversée de furieux va et vient. Et ceci finit par être notre âme : la région des attractions et des répulsions, la région de la foudre. La nature opère par schisme dans ses ensembles. Elle évolue au moyen de la dialectique et en répartissant en deux son évolution. Vivre signifie être et, en même temps s'arracher à l'être. L'essence pendulaire de l'homme le promène de l'acte à la réflexion et le confronte avec lui-même à chaque instant. Il n'y a pas à aller plus loin. Nous pouvons déjà définir la critique. La critique c'est ce perpétuel affrontement ou confrontation; c'est se demander des comptes, c'est cette conversation avec autrui, avec celui qui va avec moi.

La critique c'est être conditionné. La poésie c'est être conditionnant. Elles sont simultanées, et cependant la poésie est antérieure à la critique. Toute création porte un art poétique infus, de sorte que tout créateur comporte en lui-même la création. Saint Thomas, maître suprême, admet

comme une possibilité que l'Univers n'ait pas eu existe avec Dieu, de toute éternité. Sans doute, pour nous approcher du mystère, nous admettons comme secours théorique un Jour de la Création. Pouvons plus loin le symbole : notre jour de la création se confond avec notre jour du jugement. Jugement et création, précepte et poème, trônant ensemble au sein du mage poétique. Mais arrive l'heure de la répartition où l'un poétise et l'autre juge. Avant d'absorber cette dernière étape, le dialogue explicite, il y a deux étapes antérieures du dialogue implicite. Faisons un peu d'anthropologie : juste ce qu'il faut pour ne pas nous faire fuir.

3. — Schisme entre le poète et la tribu. L'homme est unité apparente, il est loin d'être la première apparition dans la série critique. La cellule ne commence pas avec lui, mais avec le groupe humain. De même que l'enfant prend petit à petit conscience de son propre corps dans la masse confuse de sensations qui l'enveloppent, de même le poète, entouré par la nébuleuse de la tribu, prend petit à petit conscience de son autonomie et de sa propriété artistique sur le poème qu'il produit. La poésie est née comme un service institutionnel, religieux, magique, agricole, politique. Le poème est avant tout rite, formule, décret, contrat, rêve historique; faits collectifs, verbes dont le sujet n'est pas l'individu mais la tribu. Le poète est un simple instrument. S'il ne s'appartient pas tout à fait en tant qu'individu, il s'appartient encore moins en tant que poète, par cela même que son acte est un service élémentaire de la tribu. Il est le héros de la tragédie primitive, qui apparaît et s'exprime seulement sous l'impulsion unanime du chœur. Le cercle social a besoin par la géométrie de l'esprit, de s'appuyer en un point central, de tourner autour d'un centre, et le centre se trouve être le poète, parfois prêtre ou chef. En tant que centre, il n'est pas le maître de son attitude; il est une nécessité du cercle. Il entend ses propres paroles comme venant d'ailleurs, comme étant inspirées, dictées par la volonté collective qui l'excite. Quelle autocritique devons-nous attendre de ses créations élémentaires? Tout juste un semblant de conscience, qui ne s'avoue pas à elle-même. Mais un jour la rupture se fait. Le poète se sent seul devant son poème et commence à le considérer comme une chose à lui. Nous ne prétendons pas donner des descriptions historiques de ce qui n'a jamais eu d'histoire, mais des explications de concept. Ce schisme peut ainsi être envisagé comme le résultat de trois causes concomitantes : 1. le piètre développement du sentiment individuel chez tous les membres de la tribu; 2. le soupçon, de la part du poète, qu'il eût pu faire mieux, devant un possible échec de ses formules; 3. l'aspiration esthétique qu'il identifie déjà et qui le porte à désirer la retouche, le perfectionnement, la forme la meilleure de ses artifices verbaux. Moïse retourne au Sinaï pour forger ses tables. Il ne les soumet pas au peuple. Il ne les reçoit que de Dieu.

22. 7. 1918

Mon cher ami,

Avant, les jours si courts, impatient
 touché par l'œuvre de vos livres
 et en particulier par le Poème de Rémoussat
 par, les un grand nombre de lettres
 En vous en ce presse tant vos est
 hors les de sans souha de votre
 pres de m'arrêter à l'heure à vos lettres
 vos ouvrages de livres) on en plus, une -
 vers et plus - qui on peut pour par tra
 sans et une longue habitude de la
 mauvaise santé on la seule belle ne peut
 l'espérer de vous profiter de vos vacances
 en l'été, et pour acheter un livre
 de vous à j'enchaîne ces quelques vers

Dans le grand métisane des ciels
 Sonne un cor très silencieux
 qui étend toutes les lumières
 Parfume, que chacun espère
 Devant protéger d'une main
 De vision et sans lendemain

Je suis à vous, cher Alfonso Reyes, avec
 beaucoup d'affection et de respect

Jules Supervielle

Une lettre de Jules Supervielle à Alfonso Reyes

4. — **Schisme entre le poète et l'autocritique.** La première étape du dialogue implicite se relie ainsi à la deuxième dans la mesure où l'on arrive au dialogue explicite. Déjà le poète s'admire de ses dons, il en est fier et s'en enorgueillit au point de leur imposer des correctifs et des normes; il s'enthousiasme en même temps qu'il doute. La candeur de ce premier étonnement, la crainte de ce premier doute trouvent un excellent exemple.

5. — **Valmiki et les oiseaux.** Le vétuste et presque légendaire auteur du Ramayama se promenait un jour dans la campagne. J'ignore ce que peut être la campagne en Inde. Je l'imagine, à l'image de divinités exorbitantes, comme une masse d'arbres aux bras multiples qui s'entremêlent. Et sous les voûtes de verdure, cachées comme de terribles secrets, les pagodes de fourmis. Dans l'atmosphère une pesanteur vitale propice à l'extase et à la panique. Celui qui regarde reste annihilé devant le spectacle, et la nature l'ingère facilement, en revendiquant à son patrimoine les vertus minérales, végétales et animales de l'homme. Valmiki a oublié sa propre

existence en admirant un couple d'oiseaux dont les voix prenaient une douceur singulière, car c'était la saison de l'amour. Les deux oiseaux se faisaient des galanteries à leur façon, tellement supérieure à la nôtre, par des chants et déploiements de plumage. Mais le principe destructeur assiege les fêtes de la vie, et d'entre les broussailles, les yeux de Vichnou luisaient d'une lueur incertaine. Victime d'une mort injuste, le mâle tombe soudain foudroyé en pleine espérance. De la poitrine de Vichnou s'échappe un flot de paroles, une protestation inattendue, une plainte poétique. C'est ainsi que naquit la poésie « kaoya », nouveau genre littéraire. Mais le son de sa propre voix réveilla Valmiki. Et, « C'est moi! », s'écrie-t-il, « est-ce possible que ce soit moi qui aie prononcé ces paroles divines? » Le poète a parlé avec art, il s'est dédoublé, il a douté et il a été étonné de son propre pouvoir.

6. — **Premier document du doute.** Passons au dialogue lui-même. Ce n'est pas encore l'autocritique, ce n'est pas encore la critique. Ce n'est pas encore le poète seul devant sa muse. Devant lui apparaît un étranger, censeur, conseiller du



Vue d'ensemble de la bibliothèque d'Alfonso Reyes

doute. Le dédoublement s'est incorporé en deux personnes tragiques. Avec le héros, le protagoniste, marche comme une ombre le déteurogoniste, celui qui inquiète. Le texte littéraire le plus ancien qu'enregistre l'histoire humaine est un ensemble d'enseignements concernant la magie, dû à Ptahotep, gouverneur égyptien du IV^e millénaire avant l'ère chrétienne. La première chose que l'on peut vérifier dans un tel document est, pour le dire en bref, le doute méthodique sur les idées reçues, la nécessité de les vérifier soigneusement par soi-même. On voit venir Aristarque. Déjà Descartes paraît. La critique, personnage différent, entreprend à ce moment-là, face à la création, son grand dialogue intermittent.

7. — **Le coup d'Etat.** Le déteurogoniste acquiert confiance en soi et s'installe dans l'opinion. Il s'aveugle d'orgueil. Il prétend usurper le rôle du héros et fait un coup d'Etat. La critique ne se contente pas de marcher dans les pas du poème : voilà qu'elle se met à le précéder ; voilà qu'elle devient perceptive. Il s'agit d'un cas de substitution de pouvoirs, d'une rébellion qui relève également de la mythologie. C'est un abus de confiance de Zeus, galant arriviste nordique qui s'introduit subrepticement dans le royaume d'Héra et commence par partager son lit — pour « bifurquer » le lit — et finit par régenter l'Olympe. C'est le conte arabe du mendiant fait vizir par un souverain capricieux et qui, un beau matin, de conseiller devient maître. De la bifurcation à l'usurpation, véritable abus de confiance. Pourtant, si une partie de la critique agit en suivant des chemins tortueux, l'autre, non contaminée, garde ses facultés légitimes. Nous allons examiner cela de près en isolant, avant tout, les abus ou sentiers tortueux.

8. — **L'échelle critique et ses degrés.** Rappelons avant tout que la critique n'est pas nécessairement une censure, dans le sens ordinaire du terme. La critique, elle aussi, loue et applaudit. Mieux encore, elle explique la louange et enrichit la jouissance. Feignons donc d'ignorer la controverse entre ce qui, dans la critique, est positif et ce qui est négatif. L'essence des entités se révèle par leur fonction constructive. Admettons provisoirement que, lorsque la critique refuse, c'est parce que la création n'est pas à la hauteur, c'est parce que la création n'existe pas. S'il n'en était pas ainsi, il ne s'agirait plus de critique mais de fausse critique. Considérons comme admise l'excellence du poème que la critique approche. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions soumettre la critique à l'épreuve par excellence.

Comment la critique aborde-t-elle le poème ? Il y a trois degrés dans cette échelle : 1° l'impression ; 2° l'exégèse ; 3° le jugement. Au moyen de l'échelle, l'opération intellectuelle, la simple connaissance et l'opération axiologique ou de valeur que nous appellerons d'amour ; la raison et la « raison d'amour » jouent différemment.

9. — **L'impression et l'impressionnisme.** L'impression, évidemment, est la condition indispensable, la réceptivité envers une œuvre littéraire. Sans elle, il n'est pas de critique possible, ni d'exégèse, ni de jugement. Or, la manifestation de cette impression générale et humaine ne peut être refusée à personne. Il s'agit d'un droit naturel, si je puis me permettre un langage vieillot. Lorsque cette sorte de manifestation informelle et sans engagements spécifiques ose parler à haute voix ou ose s'attaquer à la lettre écrite, les maîtres exégètes regardent l'impressionnisme avec dédain et sourire. Les littérateurs libres se sont même permis quelques bévues en parlant de critique impressionniste. Les philologues n'ont pas de sujet de mépris, pour diverses raisons :

1° Parce que le but de la création littéraire n'est pas de provoquer l'exégèse, mais d'éclairer le cœur des hommes en ce qu'il a de purement humain et non pas en ce qu'ils ont de spécialisé en telle ou telle discipline. Et la critique impressionniste n'est pas autre chose que le reflet de cette illumination cordiale ; elle n'est que la réponse humaine, authentique et légitime au poème.

2° Parce que la critique, en quelque degré de l'échelle que ce soit, s'il ne porte pas en soi même un impressionnisme, manque de point de contact pour établir cette mystérieuse communication avec la poésie et reste, pour ainsi dire, hors de course. L'impressionnisme est le dénominateur commun de toute critique.

3° Parce que l'impressionnisme, compris comme un ensemble de réactions d'une époque, d'une société, ou même d'un seul individu représentatif, est indispensable pour le philosophe ; c'est lui qui fait savoir ce qu'a dit la voix du peuple ; lui qui montre la voie à l'exégèse ; lui qui attire l'attention de l'érudit et de l'histoire littéraire sur la présence et la valeur du poème en les abordant avec une petite tape sur l'épaule. Et cela aussi : que dans certains cas, le spécialiste attaque pour rectifier, face à l'opinion publique. Tout cela est un service inappréciable. La culture, en général, ne se construit pas par des extravagances et des singularités secrètes, sauf si elles viennent s'insérer dans la sensibilité du groupe humain qui paraissait l'attendre : c'est le cas des révolutions esthétiques. Et cette dénonciation de l'état de culture est l'œuvre de l'impressionnisme.

.....

On ne peut exiger de tous qu'ils possèdent la suprême réceptivité de l'artiste, cet agent de mutation de la sensibilité des peuples. Initier le plus grand nombre devient donc, par cela même, un noble devoir social. Hegel a parlé un jour de l'homme condamné par Dieu à être philosophe. Si, parmi les jeunes qui ont suivi cette étude, quelques-uns repoussent l'appel, mais quelques autres entendent le « Tu Marcellus eris » dissimulé dans mes paroles, alors cette causerie n'aura pas été vaine.

IN MEMORIAM

El vago azar o las precisas leyes
Que rigen este sueño, el universo,
Me permitieron compartir un terso
Trecho del curso con Alfonso Reyes.

Dominaba (lo he visto) el oportuno
Arte que no logró el ansiado Ulises,
Que es pasar de un país a otros países
Y estar íntegramente en cada uno.

Si la memoria le clavó su flecha
Alguna vez, labró con el violento
Metal del arma el numeroso y lento
Alejandrino o la afligida endecha.

En los trabajos lo animó la ufana
Esperanza y fué lumbre de su vida
Dar con el verso que ya no se olvida
Y renovar la prosa castellana.

Más allá del Myo Cid de paso tardío
Y de la grey que aspira a ser oscura,
Rastreaba la fugaz literatura
Hasta los arrabales del lunfardo.

En los cinco jardines del Marino
Se demoró, pero algo en él había
Inmortal y esencial que prefería
El arduo estudio y el deber divino.

Reyes, la minuciosa providencia
Que administra lo pródigo y lo parco
Nos dió a los unos el sector o el arco,
Pero a ti la total circunferencia

Lo dichoso buscabas o lo triste
Que ocultan frontispicios y renombres;
Como el Dios del Erígena, quisiste
Ser nadie para ser todos los hombres.

Vastos y delicados esplendores
Logró tu estilo, esa precisa rosa,
Y a las guerras de Dios tornó gozosa
La sangre militar de tus mayores.

¿Dónde estará (pregunto) el mexicano?
¿Contemplará con el horror de Edipo
Ante la extraña Esfinge, el Arquetipo
Inmóvil de la Cara o de la Mano?

¿O errará, como Swedenborg quería,
Por un orbe más vívido y complejo
Que el terrenal, que apenas es reflejo
De aquella alta y celeste algarabía?

Si (como los imperios de la laca
Y del ébano enseñan) la memoria
Labra su íntimo Edén, ya hay en la gloria
Otro México y otra Cuernavaca.

*Le vague hasard ou les lois précises qui régissent
l'univers — ce rêve —, m'ont permis de partager un
fragment pur du voyage avec Alfonso Reyes.*

*Il excellait (je l'ai vu) dans l'art sagace auquel ne
parvint pas l'impatient Ulysse : passer d'un pays à
d'autres pays et rester tout entier dans chacun d'eux.*

*Si parfois le souvenir planta en lui une flèche, il fit
du violent métal l'heureux et lent alexandrin ou la plainte
effilée.*

*Dans ses travaux la hautaine espérance l'anima et fut
braise de ses années : trouver le vers qui force l'oubli
et rénover la prose de Castille.*

*Au delà du Myo Cid au pas lourd et du troupeau
qui aspire à demeurer obscur, il chassait la fugitive litté-
rature jusqu'aux faubourgs de l'argot.*

*Il s'attarda dans les cinq jardins du Marino, mais
quelque chose d'immortel et d'essentiel en lui préférait
l'étude ardue et le devoir divin.*

*Reyes, la minutieuse Providence qui distribue le pro-
digieux et le frugal a donné aux autres le secteur ou l'arc,
mais à toi le cercle entier.*

*Tu cherchais bonheur et malheur cachés par frontis-
pices et renoms ; comme le Dieu d'Erigène tu voulus
n'être personne pour être tous les hommes.*

*Vastes et délicates splendeurs dressait ton style, cette
rose précieuse ; et aux guerres de Dieu est retourné,
heureux, le sang militaire de tes ancêtres.*

*Où peut-il être (je demande) le mexicain ? Contem-
ple-t-il, avec l'horreur d'Edipe devant le Sphinx étrange,
l'Archétype immobile du Visage ou de la Main ?*

*Ou peut-être erre-t-il, comme le désirait Swedenborg,
sur une orbe plus vivace et complexe que celle terrestre,
reflet seulement de ce haut et céleste charabia ?*

*Si (comme l'enseignent les empires de la laque et de
l'ébène), la mémoire forge elle-même son propre Eden,
il y a déjà dans la gloire un autre Mexico, une autre
Cuernavaca.*

Sabe Dios los colores que la suerte
Propone al hombre más allá del día ;
Yo ando por estas calles. Todavía
Muy poco se me alcanza de la muerte.

Sólo una cosa sé. Que Alfonso Reyes
(Dondequiera que el mar lo haya arrojado)
Se aplicará dichoso y desvelado
Al otro enigma y a las otras leyes.

Al audaz tributemos y al diverso
Las palmas y el clamor de una victoria ;
No profanen las lágrimas el verso
Que nuestro amor inscribe a su memoria.

Jorge Luis BORGES

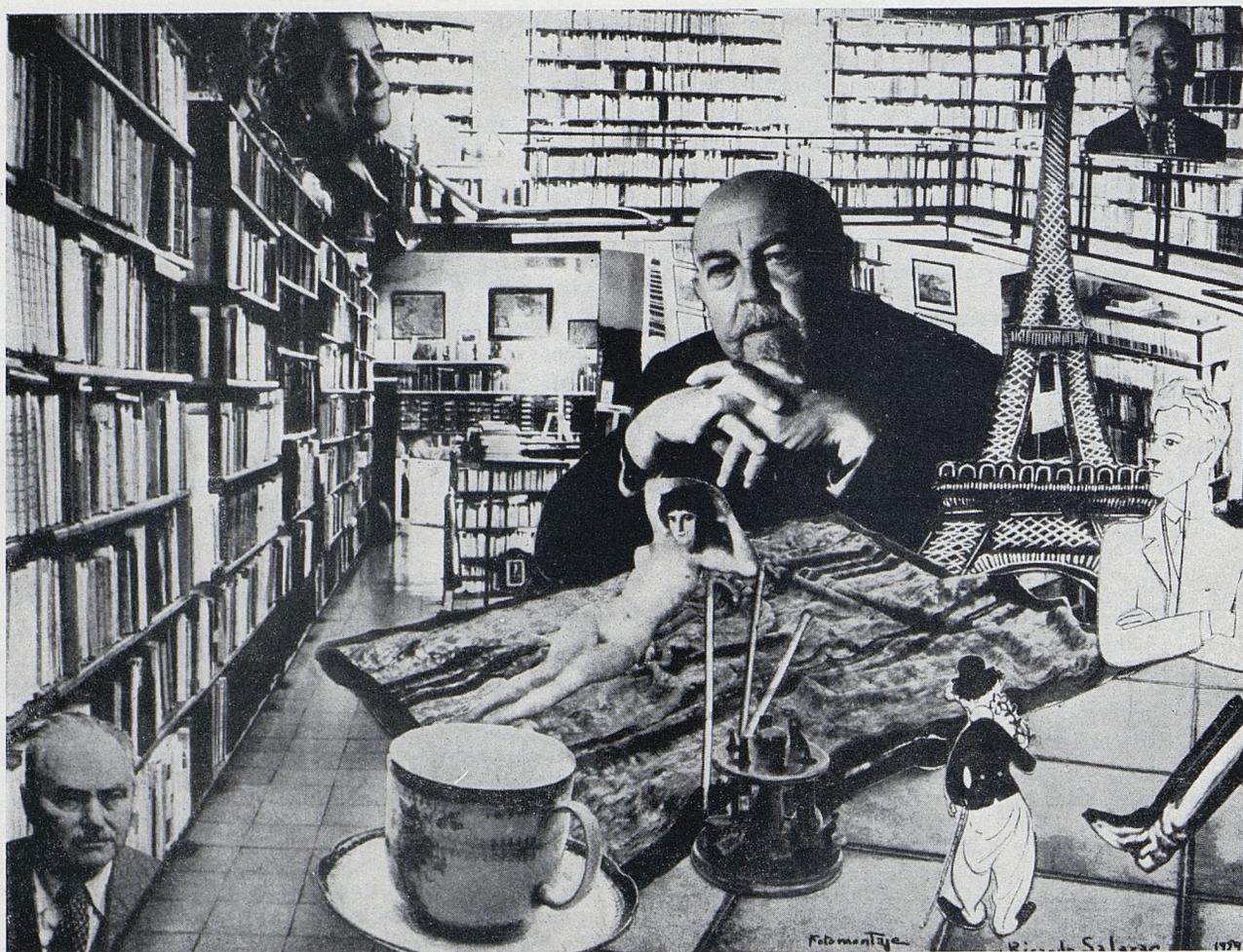
*Dieu seul sait les couleurs que le hasard propose à
l'homme au delà du jour ; moi, je marche par ces rues.
Je sais encore très peu de chose sur la mort.*

*Je ne sais qu'une chose : qu'Alfonso Reyes (dans
quelque lieu que la mer l'ait jeté) s'appliquera, heureux
et alerte, à l'autre énigme et aux autres lois.*

*Offrons à l'audacieux et à l'homme singulier les palmes
et la clameur d'une victoire ; que les larmes ne pro-
fanent pas le vers inscrit par notre amour à sa mémoire.*

Traduction

d'Octavio PAZ et Gabrielle CABRINI



Naquirent la même année qu'Alfonso Reyes (1889) : Waldo Frank, Charlie Chaplin, Jean Cocteau, Julio Torri (écrivain mexicain).
Dans l'angle supérieur gauche, Mme Alfonso Reyes. Devant Reyes, la « Maja desnuda » de Goya. L'année 1889 vit naître aussi
la Tour Eiffel.

(Photo-montage Ricardo Salazar.)

AUX FUNÉRAILLES D'ALFONSO REYES

Au nom du Président de la République, M. Torres Bodet, Ministre de l'Education nationale, a prononcé l'éloge funèbre du grand écrivain :

En cette heure de deuil pour les lettres mexicaines, je viens rendre un hommage ému à l'insigne auteur de tant de pages prestigieuses, au poète de « Huellas » et d' « Ifigenia Cruel », à l'essayiste de « Visión de Anáhuac », « El Cazador », « El Deslinde » et « Junta de Sombras », au narrateur d' « El Plano Oblicuo », au commentateur de Góngora et de Mallarmé, de Gracián et Ruiz de Alarcón, de Sor Juana et d'Amado Nervo, au traducteur de Chesterton et de Murray, à celui qui chantait Homère à Cuernavaca, et partout et toujours le Mexique, à celui qui décrivait — en d'incomparables conférences — l'épopée morale de la Grèce classique, à celui qui a consacré chaque heure du jour, chaque jour du mois, chaque mois de l'année et toutes ses années de travail, à une généreuse mission de l'intelligence : étendre et approfondir le sens humain de la culture, en la diffusant avec une intrépide conviction et en s'efforçant de parvenir — ainsi qu'en témoignent ses disciples — à cette maîtrise essentielle de son être et de son expression, qui fait de lui un Mexicain universel, maître parmi les maîtres.

« On est vivement frappé par la fidélité stoïque d'Alfonso Reyes à sa vocation. Rien ne l'a arrêté dans son ascension vers les cimes les plus difficiles. Il a vécu, poussé sans cesse par une volonté de lumière. Maître des transparences, ses livres sont des modèles de sourire et de clarté. Celui qui sourit sait ce qu'il pardonne. Et, ainsi que le disait Alfonso Reyes lui-même : « Quand l'homme sourit, la civilisation se crée et l'histoire commence. »

« Ce sourire et cette lumière ont été ses plus belles armes d'humaniste. Il comprit tout ce qu'il connut, et il aima tout ce qu'il voulut comprendre. Véritable exemple pour les nouvelles générations, celui de cet écrivain qui ne mélangea jamais le moindre poison au miel de la maturité. Ne savait-il pas d'ailleurs parfaitement que, dans l'amphore de la prose ou du vers le mieux poli, on ne doit verser que l'expérience la plus pure et le sentiment le plus authentique?

« Ame effusive et de claire compréhension, il mit l'accent comme bien peu, sur les responsabilités du savoir. C'est ainsi qu'il tendit sans cesse une main amie aux nouveaux venus, désireux de protection et avides de conseil. Guide des jeunes, sa vie a été une chaire permanente, et — avec une autorité singulière — une invitation à l'honnêteté pour tous ceux qui cherchent à réduire l'ineffable, en le manifestant.

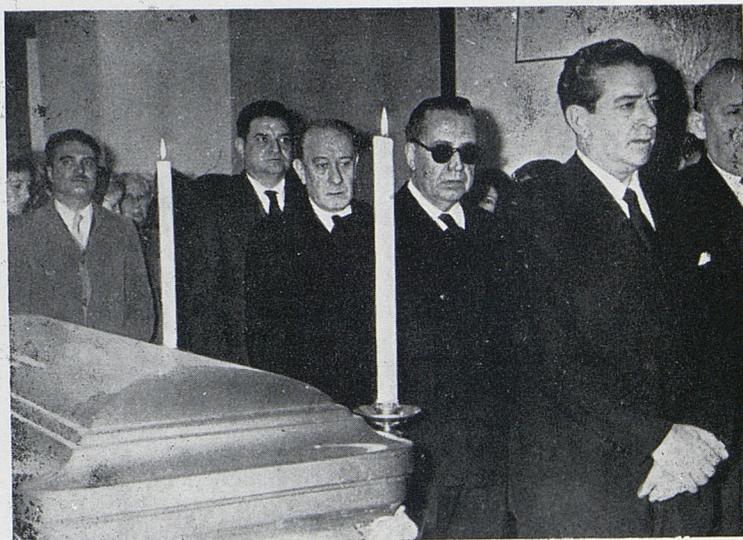
« En un monde qui semble douter de l'esprit, il a surtout maintenu le respect des valeurs de l'esprit. Aussi, dans un passage inoubliable, a-t-il déclaré, un jour, que

le plus grand péché de l'intelligence contemporaine est peut-être son manque de confiance dans la poésie. Je crois que ce n'est pas le trahir que d'affirmer que la poésie, entendue dans ce sens élevé, ne se trouve pas seulement dans les livres, mais dans les actes, car, tout autant qu'une formule de beauté, elle implique une loi de bonté et de vérité.

« Un jour viendra — du moins, espérons-le — où l'attitude des hommes et des peuples donnera raison à notre cher disparu, au maître qui peuple à lui seul un chapitre noble et intense des lettres mexicaines. Car c'est bien l'équilibre efficace de la sensibilité et de la pensée, c'est-à-dire l'ordre serein de la culture à laquelle Reyes s'est voué tout entier, qui doit finalement régir les techniques indispensables au contrôle de la nature.

« Le Président de la République, M. López Mateos, a tenu à attirer l'attention du pays sur les vertus de cet écrivain exemplaire, en choisissant pour sa sépulture un des hauts lieux du Mexique, la Rotonde des Hommes Illustres, où reposent, sous la protection de la terre maternelle, quelques-uns des Mexicains les plus dignes d'honneur et d'admiration.

« En m'inclinant respectueusement devant sa dépouille mortelle, j'exprime le vœu que, dans la vie de ses lecteurs, continuent de triompher la grâce humaine, l'impartialité, le pardon et la lumière, qui ont constamment exalté l'enseignement harmonieux et profond d'Alfonso Reyes. »



Au premier plan, M. le Président López Mateos ; derrière lui, M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale ; puis M. Manuel Tello, Ministre des Affaires étrangères, et M. Ernesto Uruchurtu, Chef du Département du District Fédéral.

A LA MÉMOIRE D'ALFONSO REYES

A LA SORBONNE

Sous la présidence d'honneur de M. Jean Sarrailh, Recteur de l'Université de Paris, et de M. Octavio Paz, Chargé d'Affaires du Mexique, M. Marcel Bataillon, Administrateur du Collège de France, présidait à la Sorbonne, le 6 février 1960, une cérémonie en l'honneur d'Alfonso Reyes, et au cours de laquelle MM. Charles V. Aubrun, Directeur de l'Institut d'Etudes Hispaniques, Mariano Picón Salas, Délégué du Vénézuéla auprès de l'U.N.E.S.C.O., et Arturo García Formentí, Conseiller Culturel de l'Ambassade du Mexique, firent l'éloge de l'écrivain disparu.

Voici quelques passages de ces allocutions :

VARÓN HUMANÍSIMO

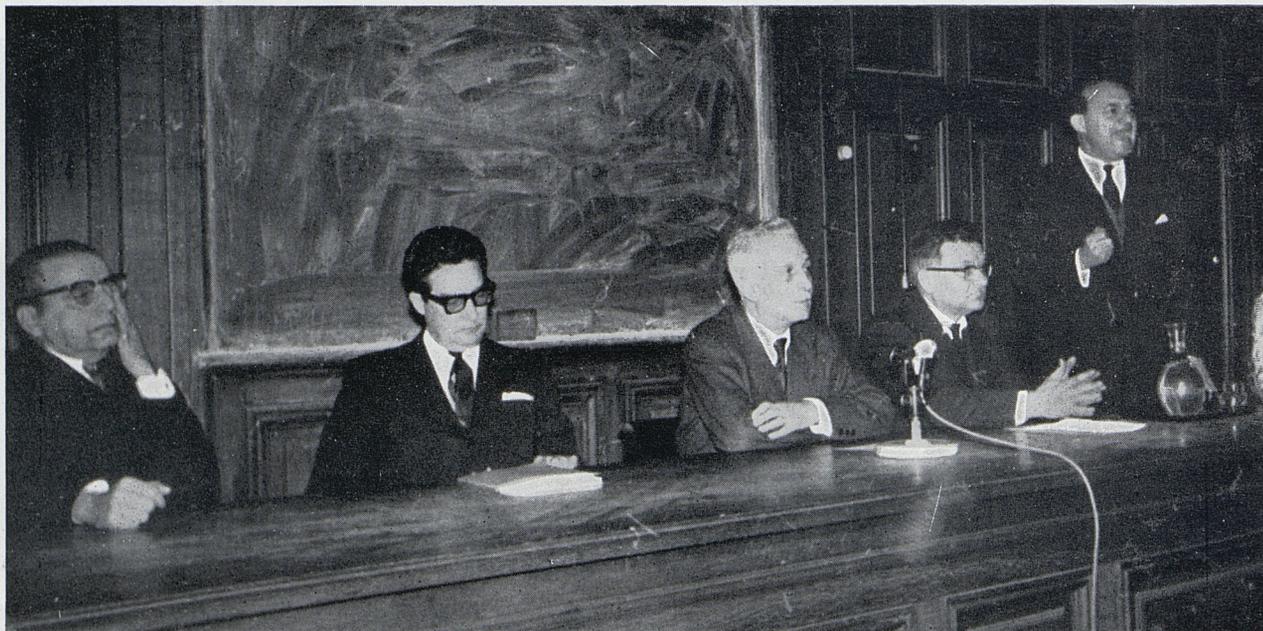
par Mariano PICÓN SALAS

*VARÓN humanísimo», disait toujours de Linné, en de délicates lettres latines ayant été écrites primitivement en castillan néo-classique, non exempt d'émotion et de sensibilité littéraire, à M. José Celestino Mutis, le grand naturaliste du XVIII^e siècle quand, des lieux les plus divers de la Nouvelle-Grenade aux toponymies pittoresques, comme Cágota de Suratá et Parroquia de Bocaneme, il faisait part au savant suédois de ses trouvailles botaniques et discutait avec lui de « chinchonas » et de « jacquinias ». La découverte d'une certaine espèce de bégonia dans les forêts de climat froid qui bordent le Tequendama, est motif à une épître d'une beauté délicate, et la plante que Linné classait comme *begonia ferruginea*, à la page 419 de son Supplementum, y est célébrée telle une nouvelle constellation.*

Parfois, cette correspondance et celle que Mutis entretenait, simultanément, avec Sa Majesté Carlos III, avec le

Vice-Roi, avec l'Archevêque et avec le baron de Humboldt, au début du XIX^e siècle, s'interrompt parce que les ríos étant en crue, le « propio » (messager) qui porte les papiers à la ville n'est pas venu, ou que des Indiens et des contribuables se sont révoltés...

Si j'ai évoqué les salutations de Mutis à Linné, en me référant à l'œuvre d'Alfonso Reyes, c'est qu'il n'y a peut-être pas eu, dans les lettres d'Amérique, d'homme ayant mieux mérité l'épithète de « Varón humanísimo » que ce grand Mexicain chez qui la perfection de la forme coïncide avec une esthétique supérieure de l'esprit. L'humaniste, l'écrivain, a subi, tout comme le savant Mutis, la pression d'une époque tourmentée; certains de ses compatriotes l'ont trouvé parfois trop « international et étranger », et sa modération, son impartialité, n'ont jamais ébranlé la justesse de l'attitude et le calme courtois du style. Nul, parmi ses contemporains, ne s'est soucié davantage que lui, non seule-



M. García Formentí prononçant son discours. A ses côtés (de droite à gauche) : MM. Aubrun, Bataillon, Octavio Paz et Picón Salas.

ment de la valeur artistique du mot, mais encore de ce qui importe le plus : son sens éthique et sa fonction sociologique quasi dangereuse. En de bons mots, Alfonso Reyes nous a toujours offert de bonnes et délicieuses raisons, et la politique, la démagogie, l'opportunisme, ne l'ont point détourné de cette fonction presque sacramentelle d'administrer le verbe. Sémantique, Esthétique et Morale coïncident en un équilibre platonique dans la recherche continuelle et dans la définition inattendue de ses traités et essais. Prose qui, comme celle de Santayana, en langue anglaise, rappelle, en espagnol, la structure musicale et plastique du « Banquet ».

D'après le Dictionnaire, la Charité est non seulement la vertu théologale de l'amour de Dieu et du prochain, mais encore une obole, une aide apportée aux nécessiteux, un rafraîchissement qui, en certains lieux de pèlerinage, reconfortait les passants, présent en l'honneur des défunts et, dans un pays d'une richesse sémantique comme celle du Mexique, ce peut être aussi le cadeau que l'on porte aux prisonniers les jours de visite. Métaphoriquement, nous pouvons dire que toutes ces formes de charité, l'œuvre de Reyes nous les offrait. C'est le prosateur le plus significatif, à la pensée la plus universelle, qu'a donné le post-modernisme hispano-américain; l'homme en qui culmine une révolution linguistique et qui annonce, en même temps, un autre classicisme. Esprit conciliateur comme le fut Andrés Bello au XIX^e siècle, la prose de Reyes atteint cependant une grâce, une acuité d'invention et un travail artistique qui n'ont jamais été dans le propos de l'humaniste vénézuélien. En outre, Reyes vit à une époque où les connaissances sont mieux réparties qu'à celle de Bello, et, malgré son extrême curiosité, ses études étendues et solides, c'est le côté interprétatif qui prévaut sur le didactique, dans son œuvre. Dès qu'il commence à écrire, l'espagnol acquiert sous sa plume une maturité et sa plénitude, modérée et réorganisée alors par une nouvelle volonté classique. Alfonso Reyes se place au premier rang des prosateurs hispaniques du XX^e siècle, et de la famille variée des stylistes qui va d'Azorin à Ortega y Gasset. Il interprète Gracián et Quevedo, et saura tirer une poésie du billet philologique le plus austère; il traduit les essayistes anglais, qui contribuent aussi à l'humour de son style, et il se plonge dans le mystère de la poétique mallarméenne. Les grandes aventures et les hypothèses de la Physique moderne l'attirent très tôt, et il donne, dans des notes impeccables, les premières synthèses des ouvrages qui agitent la conscience occidentale au siècle actuel : Husserl et la Phénoménologie, Dilthey et son « historicisme », Spengler ou Toynbee.

Une courtoisie qui semble typiquement mexicaine polit tout excès, met une sourdine à toute violence. C'est — comme dans la prose de l'Inca Garcilaso ou dans le théâtre d'Alarcón — une note métisse face au diapason trop élevé de la prose espagnole. De grands écrivains péninsulaires, comme Unamuno et Ortega y Gasset, paraissent faire souvent des reproches au lecteur, le sermonner ou lui tirer les oreilles; Alfonso Reyes lui offre, au contraire, un bon fauteuil pour suivre le dialogue. Sa prose n'est pas un reproche, mais une aimable confiance. Et étant aussi universel, il y a même dans ses espiègleries d'humaniste, dans de nombreuses notes et annotations, qui semblent faites de rien, et sont des instants de détente après les heures de méditation, une primeur presque indigène comme celle des décorateurs de laques et céramiques de son pays mexicain rempli d'artisans.

Ce ne sont pourtant pas seulement ses vertus d'érudit et son style qui font d'Alfonso Reyes un « Varón humanísimo », mais la pensée et le message que renferment ses œuvres érudites et jusqu'à ses essais les plus libres. Les écrivains d'Amérique, à la recherche de sa subtile perception critique et de son esprit de concorde, ont toujours fréquenté certaine maison de l'Avenida Industria, de Mexico, tout comme ils se rendaient auparavant dans les Ambassades mexicaines de Paris, Rio et Buenos Aires.

Je pense, maintenant, que, de même qu'en cette bibliothèque de l'Avenida Industria, où Alfonso Reyes emmagasinait si pieusement la moisson de sa vie, et où les escaliers, les tableaux et les tapis paraissaient séparer des époques, des écoles et de grands noms, le principal rôle qu'il a joué dans la culture américaine de nos jours, est celui d'un clarificateur, d'un interprète, d'un ordonnateur. Faire la synthèse d'une multitude de faits et distiller la vérité et la norme du cadre de ce qui est confus, est le propre de l'intellectuel. Tout comme dans le plus étendu et le mieux documenté de ses ouvrages, l'époque a besoin d'une « délimitation ». C'est ainsi que le goût de la « légalité des choses » l'a conduit à approfondir la vie grecque, en tant que première culture, laquelle a sauvé l'homme de la peur et du chaos de la nature, et a tout soumis à une loi et à un rythme.



Mexico 13 - V - 1949

Cher ami,

H. Boureau, Evolution morale
de Goethe, 1911, 1^{er} arrêté à 1794

mais "le livre précieusement appelé
une suite, nous la publierons" (p
xiv) Est ce que cette suite a été
jamais publiée? Si oui, est-ce
qu'on peut l'obtenir?

Aquí todos lo admiramos,
lo recordamos, lo queremos, lo
estudiamos, lo deseamos en
México

Un abrazo de
Alfonso Reyes

Av Industria, 122

à M. M. Bataillon
14 rue de l'Épée 1^{er} arr. V^e

Une lettre d'Alfonso Reyes à M. Marcel Bataillon

Il se dégage de cette attitude une formule et un programme qu'Alfonso Reyes a énoncés parfois, et qu'il synthétisait dans l'expression « asejo de América », voulant dire par là que nous ne sommes pas parvenus à la Culture par une simple accumulation de renseignements jetés pêle-mêle dans certain tonneau des Danaïdes de la vie intellectuelle, mais par un processus de nettoyage, d'ordonnement et de sélection.

La « jeunesse d'Amérique », décantée, ne saurait servir de justification à la paresse et au désordre. L'« asejo » d'Amérique était aussi la somme évidente et le bilan précis des courants, des idées et des noms qui forment notre vie historique. Et, comme dans Ménéndez y Pelayo, mais avec plus de clarté et d'universalisme, le grand critique et essayiste qu'est Alfonso Reyes, a dû parvenir, par cette voie bien définie, à l'Histoire et à la Philosophie. C'est sur ce plan qu'il surclasse l'occidental, par la recherche de ce qui est constant, en conciliant la guerre civile de dogmes, de préjugés et de sectes, que subit la pensée de nos jours. Car, si nul écrivain ne saurait éluder son devoir civique, qui consiste à lutter politiquement pour ce qu'il croit juste, en tant qu'homme de pensée il lui faut surmonter le côté anecdotique et occasionnel de la conflagration. Et ce qui est exemplaire chez Reyes, c'est que, sans avoir cessé d'être un libéral ayant une attitude nette, voire un socialiste platonicien, sans se refuser à la justice que son peuple déchiré cherchait dans la révolution, il sait dépasser l'épisode pour rechercher également cette haute et difficile conciliation. Si tous les autres hommes sont sujets à la colère, peut-on demander aux intellectuels de rester calmes? Ainsi, le mauvais jacobin ne s'occuperait pas de saint Jean de la Croix ou de Calderón parce que ceux-ci étaient prêtres, de même que le mauvais réactionnaire expurgerait de l'Histoire littéraire, Galdós, Unamuno ou Antonio Machado. La création de l'hérétique ou la béatification du conventionnel — qui peut se faire aussi bien à droite qu'à gauche — exprime le retour inattendu du fanatisme de nos jours. Par esprit de secte, chacun sur les ailes libres de ses passions, veut mouler pour son propre moulin ou noircir et aigrir le pain d'autrui.

Dans cette discorde — si caractéristique chez nos peuples hispano-américains — l'on peut attribuer aux indigènes toute vertu et toute qualité, en la refusant aux Espagnols; on peut être partisan d'une légende noire exclusive ou d'une légende dorée non moins exclusive, mais l'historien, le critique, le philosophe, doivent analyser avec la plus grande objectivité possible tout ce qui a existé, comme le très catholique Ménéndez y Pelayo devait parfois se saturer d'érudition juive ou islamique pour comprendre le processus millénaire de la pensée espagnole. Et, aguerris comme il l'était contre l'hérésie, le bon don Marcelino n'en était pas moins tenté d'absoudre certains hérétiques lorsque ceux-ci

écrivaient avec élégance ou qu'ils pouvaient lui offrir une pensée originale. La véritable attitude de l'humaniste chrétien est d'incorporer Socrate aux litanies majeures et de ne pas laisser Virgile à la porte du Paradis. Et nous pouvons parler ainsi de la fusion mexicaine et hispano-américaine que, de notre point de vue particulier, offre l'œuvre d'Alfonso Reyes. Le même artiste qui nous a donné avec une maîtrise colorée la « Visión de Anáhuac », écrit — en reliant pour ainsi dire tête et queue à notre complexe naturel — ces très sagaces Capítulos de Literatura Española où l'on trouve quelques-unes des pages de critiques les meilleures de sa génération. Dans son âme, ces extrêmes historiques peuvent fort bien se concilier. Ce qui a été guerre civile ou discorde ethnique, est maintenant de l'Histoire intégrée.

Pourquoi — à cette époque merveilleuse de l'Optique, et alors que l'on est arrivé à découvrir le microscope électronique — le langage ne serait-il pas un instrument de la plus juste précision? Et pourquoi l'érudit et l'artiste ne co-existeraient-ils point en se faisant mutuellement des emprunts, dans une cité idéale de la Culture? C'est en raison de tout ce qu'il y avait de superflu, d'inutile, dans la prose et dans le savoir espagnols du XIX^e siècle, qu'Alfonso Reyes a forgé son idiome avec une pointe d'exactitude et de beauté absolue. L'inspiration et l'arbitraire, les bons grains de folie dont a également besoin l'œuvre d'art, ont toujours passé par le tamis exigeant de son intelligence. Dans bien des entraînements presque baroques de sa prose, tel ce traité Si el hombre puede artificiosamente volar; dans des œuvres mineures comme Tren de Ondas, Cocina y Bodega, Arbol de Pólvora; dans d'agréables notes de Simpatías y Diferencias, le grand humaniste entend jouer à l'air libre de toute invention linguistique. Il élèvera alors le globe coloré de la « jitanjáfora » ou bien il nous contera avec une parfaite courtoisie une anecdote un tantinet picaresque. Rien de ce qui est humain — même l'espèglerie — ne lui est étranger.

La littérature, suprême véhicule de compréhension des peuples, premier dispensateur des joies et de la paix de l'âme, blanche déesse que nous opposons à la fureur des temps, voilà ce que l'on pourrait dire d'Alfonso Reyes; voilà comment il pratiqua, dans un effort exemplaire de concorde humaine. Il était peut-être, avec un Français de la Sorbonne, un Anglais d'Oxford ou un Allemand de Munich, l'un des cinq ou six hommes qui possédaient la plus grande culture littéraire dans le monde. Les livres se transforment en lui, selon la métaphore de Goethe, en mot vivant.

« Varón humanísimo ». Alfonso Reyes était l'un des rares qui pouvaient enseigner et conseiller notre continent tout entier.

ALFONSO REYES : HÉROS DE LA CULTURE

par Arturo GARCÍA FORMENTÍ

QU'IL me soit permis d'exprimer ma gratitude, au nom de l'Ambassade du Mexique, pour l'émouvant hommage rendu, en cet amphithéâtre Turgot de la Sorbonne, à M. Alfonso Reyes, Grand Seigneur dans la vie et Grand Seigneur des Lettres, héros d'un héroïsme qui ne cause ni deuil ni effusion de sang.

C'était vraiment un Grand Seigneur dans la vie; il l'était par son commerce affable et plein de courtoisie, dans le cadre de la diplomatie et hors d'elle, par sa compréhension humaine et par la chaleur de son amitié. Bien des jeunes gens, représentant les efforts et les espoirs de la littérature hispano-américaine, ont reçu de lui une orientation, un encouragement. Si sa parole était docte du haut de la chaire, l'exemple moral de son existence continue d'être une chaire de lumière. Et c'est peut-être là le meilleur de son message.

S'il est des gens pour soutenir que tout écrivain doit être porteur d'un message, ce message ils le trouveront, chez Reyes, principalement dans ses gestes quotidiens; dans la fidélité dynamique à sa vocation; dans sa discipline de travail et dans son honnêteté intellectuelle. Ouvrier acharné et amoureux du mot, il a écrit pour le perfectionnement de l'homme.

Grand Seigneur des Lettres. Non pas l'« homme de lettres », ce professionnel dont parle Marcel Proust, c'est-à-dire celui qui fait de la littérature un métier, à la façon d'un fabricant de produits manufacturés. Non pas un négociant de la plume, ni un malade de narcissisme. Il n'a jamais écrit à des fins contraires aux buts du véritable artiste.

Don Alfonso était aux antipodes des improvisateurs, des audacieux qui prennent d'assaut les bastions de la culture. Il cherchait, compilait et analysait d'une manière rigoureuse. Et, loin d'adopter l'attitude d'un *magister* insupportable, il était un inspiré, un créateur, qui savait sourire. « Quand l'homme sourit — écrivait-il — la civilisation se crée et l'histoire commence ».

Ce « *varón humanísimo* », comme vient de l'appeler Mariano Picón Salas — en lui appliquant fort judicieusement ce que disait du naturaliste Linné, l'astronome et botaniste espagnol José Celestino Mutis — a su féconder son œuvre aux sources de la littérature, lesquelles ont nécessairement des rapports constants.

C'était un habitant de l'univers magique et sonore de Mallarmé, initié sous le signe de Baudelaire.

Pour Mallarmé, la poésie était une religion, une réponse à la vie. Art suprême, aventure spirituelle allant à la rencontre de l'absolu dans le but d'en exprimer le mystère. Au rythme de l'univers répond le rythme du poème; ne serait-ce point là cette danse des mots dont parlait Reyes?

L'auteur d'*Hérodias* paraissait un démiurge; on eût dit un officiant. Prophète pour Rodenbach, oracle pour Rémy de Gourmont. Il n'a pas été le chef d'une école, mais le précurseur d'un mouvement ambitieux : la révolution littéraire du symbolisme qui, si elle s'est écartée du réel pour devenir un jeu d'écrivains, a fleuri chez des êtres de la classe d'un Proust, d'un Valéry, d'un Gide et d'un Claudel.

Alfonso Reyes savait bien que dans l'œuvre de Mallarmé il y a une négation de la vie, et que celle-là devient une expérimentation sur la littérature elle-même. « Ne pas peindre la chose, sinon l'effet qu'elle produit. » Des mots et non des choses, des intentions, des sensations. Voie ouverte vers la poésie pure. Ne pas décrire la fleur, mais faire sentir le parfum de la fleur.

Reyes n'ignorait pas que, pour le Parisien — mage du verbe — le poète est comme un alchimiste qui veut saisir le secret de l'univers pour l'exprimer dans l'or enchanté des mots.

Il a pénétré également dans le tourbillon baroque de Góngora; il a navigué dans le « pavillon d'écume de la mer » et a escaladé les montagnes neigeuses, transformées en « géants de cristal »; en somme, il a capté la métaphore, de même que le cultisme, le côté mythologique et populaire du poète cordouan. Ce qu'il a dit de ce dernier peut s'appliquer à lui-même : « L'art érudit est en liaison avec le peuple. »

Mais d'autres que moi préciseront les points de contact entre Reyes et Azorín, entre Reyes et Valéry, entre Reyes et Goethe. Ceci est du ressort de ces messieurs de la critique.

Cependant, ayons à l'esprit ce que ce « *varón humanísimo* » disait des influences littéraires :

*Yo prefiero promiscuar,
en literatura,
el romance paladino
del vecino
con la quintaesencia
de Góngora y Mallarmé.*

A l'occasion de cette cérémonie, nous préférons nous approcher de son œuvre avec délectation, ainsi qu'il conseillait d'approcher les monuments d'art : « avec les yeux ouverts et un cœur d'homme ». Nous préférons en sentir le mystère, la grâce et la perfection : « Cantemos dando al tiempo alma y corpo, rueca y voz », pour nous exprimer par des mots empruntés au chœur de son poème dramatique *Ifigenia Cruel*.

Pour ne citer que : *Ifigenia Cruel*, *Las vísperas de España*, *La experiencia literaria*, *Sabor de Góngora*, et la vaste étude qu'il a consacrée à l'éminent artiste espagnol, *El deslinde : prolegomenos a la teoría literaria*, les traductions de Ches-

terton, maître du paradoxe, théoricien enthousiaste, et de Turner, le systématique, *México en una nuez*, et les pages resplendissantes dédiées à la Grèce de son cœur, qui a grandi en son âme, s'y est fait un chemin et est devenue un symbole et « un coup de tonnerre dans la trompette de l'ange »; ces œuvres seules suffiraient à donner une place d'honneur à son nom dans l'histoire de la littérature universelle.

Au centre de son œuvre monumentale resplendit la *Visión de Anáhuac*, d'une haute valeur poétique et historique, celle de la vallée de la troisième dimension, celle de l'air limpide, celle de « la région la plus transparente de l'air », où l'on a l'impression que même les personnes et les choses les plus éloignées, tressaillent, marchent, se rapprochent et peuvent être touchées. La ville s'y étale comme « une immense fleur de pierre ».

Dans le visage indigène de la *Visión de Anáhuac* est inscrit le « x » de *México*, son « x », le nôtre, celui qui est une erreur pour les grammairiens, « minuscule en toi-même, mais immense pour les points cardinaux que tu indiques : tu fus un carrefour du destin ».

L'auteur le plus varié et le plus fécond de la langue espagnole de notre siècle, « voire l'un des cinq ou six hommes qui ont eu la plus haute culture littéraire dans le monde », comme le disait, voici un instant, M. Picón Salas, offre un aspect que je me permets de souligner.

Tout d'abord — M. Aubrun vient de nous le dire — il a révélé la nouvelle civilisation qui est en train de s'élever au Mexique.

D'autre part, et je tiens à y mettre l'accent tout spécialement, il a fait sentir, en Europe, la présence culturelle de l'Amérique Latine.

Très heureusement, il n'a pas été le seul. D'autres l'ont fait, eux aussi : Bello, le Vénézuélien; Montalvo, l'Equatorien; Rodo, l'Uruguayen; Sarmiento, l'Argentin; Martí, le Cubain; Gabriela Mistral, la Chilienne; Ventura García Calderón, le Péruvien; et Justo Sierra, Mexicain lui aussi.

Mais, Reyes s'était proposé délibérément cette tâche; il l'affirmait avec netteté et courtoisie, l'ayant accomplie par les mérites de sa vie et de son œuvre. L'émouvante cérémonie d'aujourd'hui, à la Sorbonne, en est la preuve.

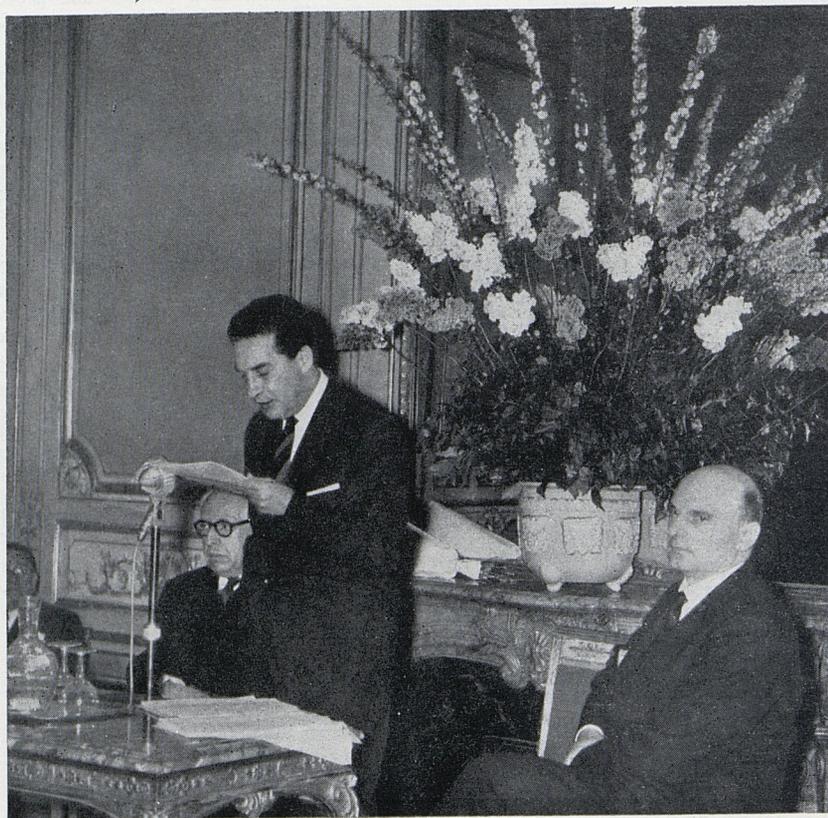
En effet, par ses voyages incessants, par ses longs séjours dans divers pays, par son commerce cordial et l'universalité de sa production littéraire, il a élargi la brèche que d'autres avaient ouverte, en contribuant à une meilleure compréhension de la part des intellectuels européens vis-à-vis des penseurs et écrivains hispano-américains, souvent ignorés, bien fréquemment oubliés intentionnellement.

J'aimerais insister sur la gratitude de l'Ambassade de mon pays vis-à-vis de ceux qui ont organisé cet hommage solennel : l'Université de Paris, le Collège de France, l'actif directeur de la revue « Cuadernos », l'*Ateneo Hispanista* et les remarquables orateurs qui viennent de parler.

Pour finir, je tiens à évoquer un fait : quelques jours après la mort d'Alfonso Reyes, quand disparut subitement Albert Camus, et alors que nous présentions nos condoléances à l'écrivain André Malraux, celui-ci nous répondit que, depuis longtemps, « le Mexique et la France s'inclinent ensemble devant le cercueil de ceux qui symbolisent la justice ». J'ajouterai maintenant que, non seulement le Mexique et la France s'inclinent devant le catafalque des symboles de la justice et de l'honnêteté, mais encore, avec ces deux pays, les nombreux Espagnols et Hispano-Américains réunis dans cette enceinte, et aussi les hommes libres ainsi que ceux qui luttent pour être libres dans le monde entier.

En l'honneur de Reyes et de Camus, de ces deux grands disparus, je répète certains mots que l'écrivain et humaniste mexicain aimait en particulier. Ils appartiennent à l'oraison de Périclès, que Cicéron appelait l'orateur presque parfait : « Nos héros ont l'Univers pour tombeau ».

A LA MAISON DE L'AMÉRIQUE LATINE



M. Octavio Paz lisant son allocution.
A sa gauche, M. Jean Cassou ; à sa
droite, M. René Etiemble.

Un hommage a également été rendu à la mémoire d'Alfonso Reyes, dans les salons de la Maison de l'Amérique Latine, sous la présidence de Mme la Duchesse de la Rochefoucauld et du Comité des Amis des Lettres. La Mission Parlementaire Mexicaine, dirigée par M. le Sénateur Manuel Moreno Sánchez, de passage à Paris, avait tenu à s'associer à cette manifestation en l'honneur du grand écrivain.

Après M. Octavio Paz, Chargé d'Affaires du Mexique, qui montra l'humaniste épris de culture grecque, possédé d'une curiosité inépuisable, ainsi que l'homme public entièrement dévoué au Mexique, M. René Etiemble, Professeur à la Sorbonne, prit la parole pour évoquer, en termes émus, l'homme épris de civilisation occidentale, tout imprégné de culture française.

M. Jean Cassou, Conservateur en Chef du Musée National d'Art Moderne, parla ensuite de sa longue et fidèle amitié avec Alfonso Reyes, l'écrivain dans lequel toute l'Amérique Latine se plaisait à reconnaître l'un de ses enfants qui lui faisaient le plus honneur. « Attentif, scrupuleusement, méticuleusement attentif, tel était cet

esprit exceptionnel, honneur des lettres mexicaines, des lettres hispaniques, des lettres humaines. Et avec cela, admirable poète, fécond auteur de toute une œuvre en vers, dans laquelle brillent du feu le plus pur quelques-uns des plus beaux poèmes qui aient jamais été écrits en langue castillane. »

Enfin, M. Henri Rollan, de la Comédie Française, et Mlle Pilar Pellicer, lurent respectivement en français et en espagnol, de longs extraits d'*Ifigenia cruel*, de *Rio de Olvido* et de *Vaivén de Santa Teresa*, pour terminer sur ces *Herbes de Tarahumara*, où transparait tout l'amour qu'Alfonso Reyes portait aux Indiens :

*Les Indiens Tarahumaras sont descendus,
c'est signe de mauvaise année
et de pauvre récolte dans la montagne.
Nus et halés,
durs sous leur peau luisante de soleil, ils animent
les rues de Chihuahua,
lents et défiants,
tous les ressorts de la crainte contractés,
comme de paisibles panthères.*

UNITÉ ÉCONOMIQUE ET CULTURELLE DE L'AMÉRIQUE LATINE

Le Périples du Président du Mexique à travers l'Amérique du Sud

POUR la première fois dans l'histoire du Mexique, un Président de la République, répondant aux invitations officielles, vient d'être l'hôte de divers pays d'Amérique Latine : Vénézuéla, Brésil, Argentine, Chili et Pérou.

Le Président Adolfo López Mateos, qui avait entrepris ce circuit le 14 janvier et le terminait le 3 février, en avait indiqué nettement le sens quelques jours avant de partir.

En effet, lors d'une conférence de presse, il avait déclaré que le Mexique ne prétendait pas s'ériger en leader, car « les Etats ne sont pas seulement des personnalités juridiques, mais ils doivent l'être également pour l'action collective de collaboration destinée à résoudre les problèmes communs ».

Au cours de cet exposé, le Chef de l'Etat a défini les points suivants : 1° Aspiration de l'Amérique Latine à parvenir un jour à constituer un bloc de pays vendeurs de matières premières, ayant une unité de critère, afin de défendre les prix de leurs produits. 2° Nécessité de créer une solidarité inter-américaine, tant sur le plan commercial que dans le domaine culturel. 3° Réaffirmation qu'en aucun cas, le Gouvernement de la République n'engagera de négociations avec tout autre pays sans en avoir fait part à l'opinion publique.

Avant d'entreprendre ce voyage, il a été précisé que, pas plus le Mexique que le gouvernement actuel ne prendraient la tête d'un mouvement quelconque, ni ne s'engageraient dans la création de blocs ayant des visées personnelles ou à l'encontre d'autres Etats. Le Premier Magistrat a affirmé : « Nous vivons une époque où l'interdépendance des nations est de plus en plus grande et nous commettrions une erreur aux conséquences incalculables si nous essayions de nous soustraire à une réalité aussi évidente. »

Nous donnons, ci-après, quelques extraits des discours que M. Adolfo López Mateos a prononcés au cours de son voyage, ainsi que des exposés qu'il a faits à la presse, et des déclarations communes avec les Chefs d'Etat des pays qu'il a visités.

VÉNÉZUÉLA

Saluant le peuple du Vénézuéla, le Président du Mexique a dit, devant les journalistes de ce pays : « La pensée internationale que soutient le Mexique, ne s'écarte absolument pas de notre doctrine intérieure. Pour la prééminence que nous donnons, dans l'échelle de nos valeurs sociales, à la personne humaine et à son aptitude à se diriger, au sein de la communauté, vers de meilleures destinées, nous croyons fermement au droit que possède chaque peuple à fixer, à l'abri d'influences étrangères, son présent et son avenir, et nous affirmons que seules les institutions librement choisies par chacun d'eux, peuvent durer. Le Mexique estime que la souveraineté de la nation est la base irremplaçable de son complet et véritable développement sur le plan intérieur, et la condition inéluctable pour parvenir à un ordre international de sécurité et de paix. »

Devant le Congrès National du Vénézuéla, M. López Mateos a souligné que ce pays sait, par sa propre expérience, comme le sait le Mexique, que le développement économique et social offrant à nos peuples l'amélioration et la stabilité de leur vie matérielle, constitue l'assise indiscutable de la démocratie ; que nous, Mexicains, ne prétendons pas que les règles établies dans notre pays doivent être appliquées à d'autres et que nous sommes parfaitement convaincus que la vie de chacun de nos peuples ne trouvera sa plénitude que si elle se conjugue, de façon adéquate, avec l'existence des autres peuples du continent américain.



M. Rómulo Betancourt, Président du Vénézuéla, aux côtés de M. López Mateos.

Au cours d'une conférence de presse, le Président López Mateos a parlé des conversations et de l'éventuelle signature ultérieure d'un accord tendant à la création d'entreprises mixtes vénézolano-mexicaines, en vue de l'exploitation de ressources sidérurgiques et pétrolifères. M. López Mateos a déclaré que la stabilité économique et politique de l'Amérique Latine dépend de l'exploitation adéquate de ses ressources naturelles, de l'organisation industrielle de celles-ci et de la défense de la démocratie. Il a mis l'accent sur la nécessité de moderniser les organismes juridiques internationaux, afin de leur donner une plus grande efficacité. Il a déclaré qu'aucun problème ne se posait pour le Mexique quant au désarmement, ce pays ne destinant que 6 % de son budget aux forces armées, et qu'il soutiendrait tout mouvement qui se dessinerait à l'Organisation des Nations Unies ou à l'Organisation des Etats Américains, tendant à supprimer les armements.

Les Présidents Rómulo Betancourt, du Vénézuéla, et López Mateos, du Mexique, ont fait une **déclaration commune** ayant pour objet d'établir sur des bases solides une collaboration économique entre leurs deux pays, collaboration orientée vers la formation d'une unité économique avec les autres pays latino-américains.

D'autre part, les deux Chefs d'Etat ont insisté sur le resserrement des liens culturels, et ils ont renouvelé leur foi dans les Nations Unies et dans l'Organisation des Etats Américains.

BRÉSIL

En saluant le peuple du Brésil, M. Adolfo López Mateos a déclaré que l'Association des Républiques de l'Hémisphère, liées par une communauté de traditions, fera entendre, avec une force grandissante, sa voix amicale à l'égard des autres continents.

Devant le **Congrès National**, il a parlé avec éloquence et précision de l'histoire du Brésil et de la démocratie brésilienne : « ... Le Brésil représente une expression historique et sociale sans laquelle l'aspect physique et spirituel du Continent serait amputé. »

« Nous devons travailler sans relâche, redoubler d'efforts, en vue de la réalisation du programme de démocratie intégrale, également poursuivi par le gouvernement de ce pays et ayant pour but essentiel de relever le niveau de vie de nos habitants et d'obtenir des conditions plus équitables sur les marchés mondiaux, pour nos échanges de produits. »

Devant le **Tribunal Suprême**, le Président du Mexique a fait remarquer que ce serait sans doute sur le terrain du droit que les échanges culturels entre le Brésil et le Mexique s'avèreraient plus profitables.

Dans le discours qu'il a prononcé au banquet offert par M. Juscelino Kubitschek, Président du Brésil, M. López Mateos a exalté la collaboration de premier plan que le Brésil a apportée, de tout temps, au développement et à la codification du droit international américain. Il a souligné que, si le pan-américanisme peut espérer un nouvel essor, « c'est de l'effort commun — qui ne blesse personne et profite à tout le monde — appliqué à la base même de nos problèmes, qu'il est en droit de l'attendre : lutter contre le sous-développement économique ; relever le niveau de vie de nos peuples et renforcer nos éco-



Le Président López Mateos est décoré par M. Kubitschek, Président du Brésil.



Au Palais de Tiradentes, le Président du Mexique s'adresse au peuple brésilien.

nomies, grâce à la création de nouvelles sources de richesses et à l'accroissement de notre production industrielle, en stabilisant les prix de nos matières premières sur les marchés mondiaux. »

Il a confirmé que le Gouvernement du Mexique est d'accord avec les buts poursuivis par l'« Opération Panaméricaine », puisque celle-ci est, « sur le plan international, la mise en application des objectifs les plus chers de la Révolution Mexicaine ; étant entendu que des propositions concrètes, d'exécution possible, ont été et seront toujours favorisées ». « Dans le même ordre d'idées et de buts, nous avons suivi avec le plus vif intérêt les pas décisifs qui ont été faits en vue de la création d'un marché commun latino-américain. »

Au cours d'une conférence de presse, à Sao Paulo, la question du pétrole a été abordée, et le problème de la nationalisation s'est posé naturellement. Le Président López Mateos a expliqué que les peuples ont le droit de rechercher la mise en valeur des réserves naturelles par leur propre effort et à leur profit, sans que cela signifie, en aucune façon, une agression contre un pays quelconque.

ARGENTINE

Recevant le collier de l'Ordre du Libérateur San Martín, M. López Mateos a parlé des précédents américains du principe de non-intervention, et il a fait allusion aux Argentins Luis María Drago et Carlos Calvo, ainsi qu'au Mexicain Generao Estrada, dont les doctrines ont pris place, d'une manière définitive, dans le Protocole additionnel relatif à la non-intervention, par lequel toutes les Républiques du Conti-

nent, sans exception, ont déclaré « inadmissible l'intervention de n'importe quelle d'entre elles, directement ou indirectement, et quel qu'en soit le motif, dans les affaires intérieures ou extérieures de tout autre Etat. »

Le Président du Mexique a souligné que le principe en question, définitivement accepté, est inclus, depuis 1948, dans la Charte de l'Organisation des Etats Américains.

Lors de la conférence de presse, M. Adolfo López Mateos a exposé que l'Amérique Latine forme un tout des plus homogènes quant à la langue, à la race et aux traditions ; tout dans lequel il est plus logique, plus aisé de créer un bloc de pays dont les économies se complètent. Il a mis l'accent sur ce que pourrait être le plus important marché interne du monde, l'Amérique Latine ayant actuellement 200 millions d'habitants, population qui atteindra, dans quinze ans, 300 millions d'âmes.

Dans leur déclaration commune, M. Arturo Frondizi, Président de la République Argentine, et M. López Mateos, Président du Mexique, ont souligné que l'actuelle conjoncture mondiale offre un panorama très favorable pour que les peuples, par l'intermédiaire de leurs gouvernements, insistent sur une meilleure coexistence et une collaboration fructueuse entre les pays faisant partie de la communauté internationale, afin de parvenir, au profit de tous, à la paix dans la justice et à la liberté dans le bien-être.

Les deux Chefs d'Etat ont exprimé leur conviction selon laquelle la réalisation intégrale de l'idéal américain ne peut se concevoir que dans le développement harmonieux et puissant de toutes les économies nationales. Et ils se sont engagés à promouvoir les échanges commerciaux, culturels et scientifiques.



Banquet à l'Hôtel Plaza, de Buenos Aires : les Présidents d'Argentine et du Mexique aux côtés de Mmes Frondizi et López Mateos.



A Buenos Aires, le Président Frondizi s'entretient avec le Président López Mateos et M. Manuel Tello, Ministre des Affaires étrangères du Mexique.

Le Président Alessandri accueille M. López Mateos sur l'aérodrome de Santiago du Chili.



RÉPUBLIQUE DU CHILI

A Santiago, alors qu'il répondait au discours de bienvenue que lui adressait le Président Jorge Alessandri, M. López Mateos, parlant du problème du désarmement, s'est exprimé en ces termes : « ...Vous pouvez être persuadé que le peuple du Mexique, qui a su, aux heures difficiles, avoir un soldat dans chacun de ses enfants, est, cependant, un peuple hostile aux armements et à la guerre. Nous pouvons dire que nous avons résolu ce problème sur le plan national et que nous sommes prêts à collaborer, dans le domaine de l'Amérique Latine, sur le plan continental, dans le cadre universel, afin que les hommes puissent s'entendre par-dessus la menace des armements... »

Lors de la séance solennelle du Congrès du Chili, le Président du Mexique a affirmé : « Au cours de cette inoubliable randonnée sur les routes de l'Amérique sœur, nous sommes en train d'exposer, à l'attention compréhensive des Parlements nationaux, certains aspects particuliers de notre vie et de notre combat, en tant que peuple décidé à conquérir ses destinées en dépit des sacrifices. »

M. López Mateos a indiqué qu' « au Mexique, la participation financière de l'Etat n'est pas compétitive, mais qu'elle est un appoint au capital privé du pays ».

« La coexistence prescrite par la Constitution du Mexique révolutionnaire, entre la petite propriété privée, inaliénable en vertu des lois agraires, et l'*ejido* — lié aux groupes de population, mais dont l'individu jouit de l'usufruit — qui bénéficie du crédit public et est en train de s'intégrer au système national (ce régime double a été créé par la Réforme agraire), est la base agricole de la structure économique dont le Mexique contemporain a entrepris la construction. »

« Tous égaux, tous unis, nous serons tous grands. »



Au Palais de l'Hôtel des Monnaies de Santiago, le Président du Chili, M. Alessandri, s'adresse au Président du Mexique.

Les Présidents du Chili et du Mexique ont fait état des excellentes relations qui unissent leurs deux pays et leurs deux gouvernements. De même que les « événements d'ordre divers, qui se déroulent aujourd'hui sur le plan international, accentuent l'impérieuse urgence pour l'Amérique Latine et cet Hémisphère en général, en tant que région, de jouer dans la communauté mondiale le rôle de prestige et d'influence auquel ils ont un droit légitime... En examinant l'expérience vécue par d'autres régions du globe, les deux Présidents estiment que l'Amérique est le continent de la paix et, puisqu'elle aspire à renforcer cette position d'un relief exceptionnel et à en assurer la permanence, il faut qu'elle devienne, dans un proche avenir, le continent de la prospérité... Ils estiment que le développement économique et le financement de chaque pays dépendent, principalement, de son propre effort... Cette condition, d'une réalité indiscutable, impose l'abandon dans tous les pays, notamment en Amérique Latine, de la tendance à se livrer à des dépenses exagérées par suite de l'amoncellement des armements, et la nécessité de poursuivre une politique de limitation et d'équilibre de tels achats, en mettant un terme, une fois pour toutes, à la course aux armements encore moins nécessaire dans notre continent que partout ailleurs dans le monde civilisé. »

A l'Université du Chili, le Chef de l'Etat mexicain a exposé sa conception de la mission de l'Université contemporaine : « ...force de cohésion, centre d'unification et dénominateur commun de la pensée. A sa liberté de recherche illimitée, elle doit ajouter, pour ramener les impulsions dispersées à leur centre commun, un enseignement inspiré du nouvel humanisme, de la doctrine qui regarde l'homme et les sociétés dont nous faisons partie, comme l'ultime objectif auquel doivent s'appliquer, dans un sens positif, les progrès techniques que la science pure rend possibles... »

MESSAGE AU PEUPLE BOLIVIEN

Le message adressé par le Président López Mateos au peuple bolivien, dit en substance : « Boliviens, la malheureuse circonstance qui a voulu que l'avion à bord duquel je voyage n'ait pu atterrir à La Paz, m'a interdit l'honneur de vous remettre, personnellement, le message fraternel d'amitié du peuple mexicain au peuple bolivien, que nous admirons en raison de ses efforts tendant à créer son propre présent et son devenir par un travail exemplaire et avec une foi absolue dans les hautes destinées de l'unité latino-américaine. Nos deux peuples, qui ont rompu avec le passé colonial pour obtenir leur liberté, ont su également, par leur révolution, acquérir la dignité que seule accorde la justice sociale. Au Mexique, nous ressentons personnellement la lutte exemplaire que le peuple de Bolivie livre à l'heure actuelle, et dont les résultats seront profitables à la communauté continentale. Ce n'est pas seulement une conviction morale, mais une conclusion objective de la plus haute portée. Aussi bien, et en raison de leur dévouement commun à la liberté et à la justice, je sais fort bien qu'il n'est point et ne saurait y avoir l'ombre d'une incompréhension entre nos deux pays. Nous sommes persuadés que l'assistance mutuelle seule peut forger l'unité de l'Amérique, et nous estimons que la coopération entre peuples de ce continent est le seul moyen de se rapprocher... Nulle nation ne saurait prendre la responsabilité exclusive de la lutte contre la famine, l'ignorance, la maladie et le paupérisme. Nous ne vivons pas dans l'isolement, nous ne sommes pas seuls. La grandeur de l'Amérique réclame une identité d'intentions, et il nous incombe à tous, par la coopération, d'extirper ces maux de nos terres promises. C'est l'œuvre capitale à laquelle nous devons nous consacrer en ce moment. Ce n'est qu'en unissant nos efforts que nous pourrons avancer,

de plus en plus fermement, dans la voie du progrès et de la félicité humaine à laquelle nos peuples ont droit. Le facteur indigène et son héritage sont aussi importants au Mexique qu'en Bolivie. Nous leur devons bien des traits de notre sensibilité nationale. Au Mexique, nous estimons indéniable que les groupes humains, conservant leurs caractéristiques autochtones, doivent être incorporés avec efficacité à l'économie et à la culture générales, et jouir, comme tous les autres hommes, d'une instruction complète, de moyens de travail et d'une rétribution adéquate, d'un salaire permettant de vivre, de l'assurance médicale et de la sécurité en cas de vieillesse, d'accident ou de décès. Nous devons considérer tous ces facteurs en tout lieu d'Amérique où les groupes humains vivent encore dans les mêmes conditions qu'autrefois. »

PÉROU

Au Congrès de la République du Pérou, le Président du Mexique a parlé de l'évolution du système interaméricain. Il a précisé que ce système « représente, avant tout, un effort collectif des pays d'Amérique en vue d'établir et de perfectionner des règles de coexistence internationale dans cet Hémisphère ». Nous sommes maintenant à une heure de coexistence active, laquelle devra être marquée par la coopération positive des membres de l'Organisation des Etats Américains, surtout dans les domaines économique et social. « Il ne suffit pas de nous tolérer mutuellement, ni de nous défendre en commun face à l'extérieur. Il faut que les peuples américains s'entraident activement. » Puis, le Président a repris le thème qu'il avait développé à Buenos Aires : « Le Mexique soutient la création du marché commun latino-américain et, pour commen-

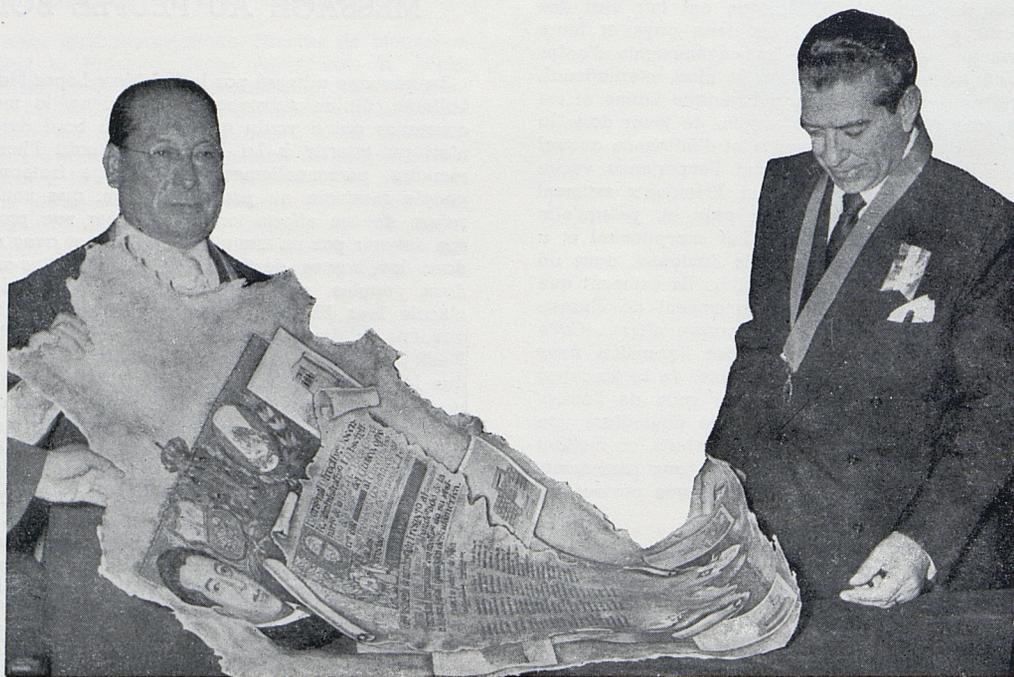
cer, il adhère au secteur de libre commerce du « Cône Sud » (Amérique du Sud), tel qu'il avait été envisagé lors de la récente Assemblée de Montevideo. Sur le plan social et culturel, les perspectives de coopération internationale ne sont pas moindres, et le besoin s'en est fait sentir non moins impérieusement. »

A l'Université Nationale de Cuzco, où il a été promu docteur *honoris causa*, M. López Mateos a fait un brillant éloge de cette cité archéologique, et il y a parlé des points de ressemblance entre les civilisations indigènes du Mexique et du Pérou.

« Si des ressemblances, des parallélismes, ont resserré nos liens de fraternité dans le temps, si nous, Péruviens et Mexicains, sommes issus de races autochtones et ibériques, nous pouvons affirmer que dans le nouvel essor du continent, dans l'union des peuples latino-américains, nous marchons la main dans la main, convaincus de créer, chaque jour, de meilleures conditions d'existence et de culture pour les générations à venir. »

A l'Université de San Marcos, institution qui lui a également décerné le titre de docteur *honoris causa*, le Chef de l'Etat mexicain s'est exprimé en ces termes : « De violents contrastes de situation géographique gênent l'intégration de nos économies nationales ».

« L'abondance d'or et d'argent dans le sous-sol nous a fait une réputation de légende, mais cela n'a pas aidé à la richesse ni à la félicité de nos peuples. Ce sont les minerais ayant une valeur industrielle, qui nous offriront tout ce que nous n'avons pu obtenir des métaux précieux. » Après avoir assuré que, lorsque ces ressources feront partie d'une économie nationale intégrée, il sera fait alors appel à l'industrie technique, il a ajouté : « Mais, pour ce faire, nous avons besoin



M. López Mateos reçoit des mains du Recteur de l'Université de Cuzco, le parchemin qui lui a été décerné par la Municipalité de cette ville.

de la formation de techniciens nationaux, grâce à quoi le trésor public sera renfloué, le marché des produits agricoles étendu, et l'abondance régnera dans nos pays, qui en tireront parti pour leur propre compte.» « Pour y parvenir, les ressources naturelles, le travail, le capital, ne suffisent pas : il est indispensable de posséder la technique que l'enseignement universitaire doit fournir. »

Les Présidents López Mateos, du Mexique, et Manuel Prado, du Pérou, ont fait une **déclaration commune**, dans laquelle on relève notamment :

« Indépendamment de ce que chacun de nos deux gouvernements a réalisé pour relever le niveau de vie de ses travailleurs autochtones, il leur faut envisager de se joindre à d'autres gouvernements dont les territoires présentent des problèmes similaires, afin de mener à bien, tant du point de vue matériel que culturel, une œuvre tendant à atteindre ce but... »

A propos des échanges commerciaux, le texte de la déclaration estime qu'il existe dans les deux pays, un vaste champ pour le placement de la production de certains articles.

Les deux Chefs d'Etat ont convenu qu'ils enverraient des missions commerciales pour étudier la façon de réaliser ces échanges commerciaux, en créant tout d'abord des commissions permanentes en vue de développer le commerce péruano-mexicain.

« Les Présidents du Pérou et du Mexique estiment que la consolidation de la structure économique de leur pays est

souvent sérieusement menacée, non par des causes d'ordre intérieur, mais par les fluctuations soudaines que les prix des matières premières subissent sur les marchés mondiaux. Cette consolidation des économies respectives exige, en outre, les efforts de chacun de ces pays, une collaboration multilatérale et étroite pour la promotion de la vente de leurs produits et pour réclamer un traitement équitable, excluant toute politique discriminatoire, au bénéfice de la paix et de la concorde. »

« En réaffirmant leur foi dans l'unité morale des peuples ibéro-américains, constituée par des liens historiques et par l'unité de valeurs spirituelles, les deux Chefs d'Etat ont décidé, enfin, que leurs gouvernements se tiendraient en contact étroit pour resserrer les relations d'ordre divers entre le Mexique et le Pérou, et pour faire de l'Organisation des Etats Américains un instrument répondant aux besoins et aux aspirations réelles des Républiques du continent occidental. »

*
**

Dans tous les pays auxquels le Président du Mexique a rendu visite, M. Manuel J. Tello a signé des accords culturels avec les Ministres des Affaires étrangères.

*
**



Les Péruviens acclament le Président du Mexique, debout dans la voiture, aux côtés du Président Manuel Prado.

Le Président López Mateos était de retour au Mexique le 4 février. Devant plus de 100.000 personnes qui l'acclamaient et appartenant à tous les milieux de la société, le Chef de l'Etat a déclaré : « Je rapporte à mon pays l'amitié renouvelée des peuples frères d'Amérique du Sud ; les distinctions qui m'ont été conférées ne l'étaient pas pour mes mérites personnels, mais à la grandeur du Mexique ; c'est pourquoi, avec la permission de ceux qui me les ont décernées, je les dédie à tous mes compatriotes. » Il a réaffirmé ensuite les buts de son voyage, en déclarant : « Promouvoir l'union spirituelle, les échanges de valeurs culturelles et l'unification des points de vue nationaux face aux problèmes qui touchent et préoccupent tous nos peuples, voilà ce qui nous amènera à cimenter la paix dans la justice. »

Le Président López Mateos a adressé un message au peuple du Mexique, dans lequel nous relevons les points suivants :

1° Les réformes sociales et la politique du Mexique

ont suscité une singulière réaction de sympathie dans chacun des pays que j'ai visités.

2° Nos réalités et nos espoirs, tant sur le plan politique que dans le domaine culturel, ont été exposés devant des Congrès et des Universités.

3° Rien n'a été traité secrètement. Quand on se réunit pour le bien de la démocratie, l'on n'a rien à dissimuler au peuple.

4° Les seuls engagements contractés n'ont porté que sur la culture, au moyen de conventions et d'échanges entre le Mexique et les pays visités.

5° Un seul fait regrettable : l'impossibilité d'atteindre La Paz, capitale de la Bolivie, en raison de facteurs indépendants de notre volonté.

6° Optimisme et espoir pour l'avenir de l'Amérique, pour la destinée du Mexique dans le concert des nations-sœurs, lesquelles souhaitent une union égalitaire afin de parvenir à un plus grand essor et à s'attirer un plus grand respect du monde entier.

Association Latino-Américaine de Libre Commerce

Le Mexique a souscrit, à Montevideo, un Traité instituant l'Association Latino-américaine de Libre Commerce.

Cette convention a été signée par les Ministres des Affaires étrangères de chacun des pays intéressés : Argentine, Brésil, Chili, Paraguay, Pérou, Uruguay et Mexique.

La présence du Mexique au Traité en question — d'après M. Manuel J. Tello, Ministre des Affaires Etrangères — a été chaleureusement accueillie.

Il est indiscutable que ce Traité — premier pas dans la voie de la création d'une Zone de Libre Commerce — tend à faciliter et à hâter l'essor économique de l'Amérique Latine, ainsi qu'à tirer le meilleur parti de ses ressources au profit de tous les signataires, selon le principe de la réciprocité de ces bénéfices, en tant que base de compensation et d'intégration économique progressive. Ce qui n'implique aucunement l'isolement de l'Amérique Latine, mais permettra l'accroissement de son commerce avec le reste du monde.

Nous nous étendrons davantage sur le Traité en question, dans notre prochain numéro.

Nouvelles de Presse

LE MEXIQUE

DANS LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE

★ M. Adolfo López Mateos, Président du Mexique, a reçu M. Adlai Stevenson, ex-candidat démocrate à la Présidence des Etats-Unis, avec lequel il s'est longuement entretenu de son récent voyage en Amérique du Sud. M. Manuel Tello, Ministre des Affaires Etrangères, recevait ensuite M. Stevenson, et lui exposait que le problème majeur entre les Etats-Unis et les Pays d'Amérique Latine provenait de ce que plus ces pays paient cher les produits manufacturés, moins ils encaissent pour leurs matières premières exportées. Parlant de la visite du Président López Mateos aux différents Etats d'Amérique du Sud, M. Tello a assuré : « Tout a été parfait, et ce voyage nous a permis d'apprécier l'attachement que l'on éprouve partout pour notre pays. »

★ Le Président du Mexique a reçu M. Roger Keyes, Secrétaire général de l'Union Mondiale des Universités, accompagné du Dr Nabor Carrillo Flores, Recteur de l'Université Nationale de Mexico, avec lesquels il s'est entretenu de l'organisation du III^e Congrès Mondial des Universités, qui se tiendra à Mexico du 6 au 12 septembre prochain. Plus de 300 Recteurs, représentant 67 pays du monde entier, y étudieront les moyens d'humaniser la science et de faire des hommes de science des humanistes, afin de pouvoir mieux comprendre les problèmes sociaux qui affectent l'humanité.

★ M. Vittorino Veronese, Directeur général de l'U.N.E.S.C.O., a ouvert, à Mexico, la III^e Réunion du Comité Consultatif Intergouvernemental du Projet majeur d'Education pour l'Amérique Latine. Faisant l'éloge du Plan national d'enseignement du Mexique, qu'il a cité en exemple, M. Veronese a souligné que tous les pays devraient faire le même effort pour combattre l'ignorance. Présidant la séance de clôture, M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education nationale — qui a été élu à l'unanimité Président du Comité Intergouvernemental — a exprimé l'espoir que les fonds obtenus grâce à la mise en application du plan de désarmement général recommandé par l'U.N.E.S.C.O. seraient affectés au service du développement économique et social des peuples, notamment à l'extension des services éducatifs indispensables à la paix, à la justice sociale et à la liberté.

★ Une Mission Parlementaire Mexicaine, ayant à sa tête M. le Sénateur Manuel Moreno Sánchez, et composée de MM. Guillermo Ibarra et Carlos Román Celis, sénateurs, ainsi que de MM. Leopoldo González Sáenz et Moisés Ochoa Campos, députés, est en train de visiter, jusqu'au 7 juin prochain, la France, la Belgique, l'Allemagne Occidentale, la Yougoslavie, Israël, l'Egypte, la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Russie. Ce groupe parlementaire fait un voyage d'étude en vue de resserrer les liens d'amitié entre ces Pays et le Mexique, et de rapporter les résultats d'expériences dans les domaines de l'économie, de l'industrialisation, de l'agriculture et de l'enseignement.

Cette Mission vient d'inaugurer une statue, élevée à San Remo (Italie) à l'occasion du 1^{er} Centenaire de la mort, en cette ville, d'Ignacio M. Altamirano, le grand écrivain mexicain. Le Gouvernement Italien était représenté par M. Horacio Antinori, Ministre des Affaires Etrangères, et M. le Dr Vittorio Pasannanti, Gouverneur de la province d'Imperia.

★ M. André Malraux, Ministre d'Etat français chargé des Affaires culturelles s'est rendu le 4 avril au Mexique, il a visité les sites archéologiques. Accueilli par MM. Manuel Tello, Ministre des Affaires étrangères, et Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education nationale, M. Malraux a été reçu ensuite, en audience privée, par M. Adolfo López Mateos, Président de la République.

★ Le Ministre des Affaires étrangères fait savoir que le Mexique est représenté à la II^e Conférence des Nations Unies sur le Droit de la Mer, qui se tient à Genève, par les personnalités suivantes : Président, M. l'Ambassadeur Alfonso García Robles; Délégué, M. Jorge Castañeda, Ministre; Adjoint, MM. Francisco J. Alvarez Fallar, José S. Gallástegui et Mlle Emilia Téllez Benoit; Secrétaire général, M. Roberto Rosenzweig Díaz. La délégation a déjà fait adopter deux de ses propositions d'amendements au Règlement.

★ M. Miguel Alvarez Acosta vient d'être nommé Ambassadeur du Mexique pour les Promotions Culturelles Internationales, notamment la Fête Mexicaine de l'Amitié et de la Culture, qui se déroule en Amérique Centrale. L'Ambassadeur en question est composée d'orchestres de chambre, de groupes de danses folkloriques, de conférenciers (en particulier M. Celestino Gorostiza, Directeur général de l'Institut National des Beaux-Arts), ainsi que d'un grand nombre d'artistes et d'émigrants intellectuels.

★ M. Antonio Ortiz Mena, Ministre des Finances et du Crédit Public, qui vient d'assister à l'Assemblée constitutive de la Banque inter-américaine pour le Développement, dont il est gouverneur ès-qualité, a fait savoir que cette institution allait favoriser le développement économique, individuel et collectif, de chacun des Etats-Membres.

★ A la Conférence des Organisations de la Fonction Publique de l'Hémisphère Occidental, la plupart des délégués ont réclamé un contrat collectif de travail régissant les rapports entre l'Etat et ses fonctionnaires, en prenant le Mexique comme exemple de progrès social.

NOUVELLES CULTURELLES

★ M. Adolfo López Mateos, Président de la République, accompagné de M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, ainsi que de MM. Nabor Carrillo Flores et Efrén del Pozo, respectivement Recteur et Secrétaire Général de l'Université Nationale de Mexico, a présidé, le 29 février, la séance solennelle d'inauguration des cours de l'année académique 1960.

★ Puis, aux côtés de Mme López Mateos, le Ministre de l'Education Nationale a inauguré l'école secondaire « Esperanza López Mateos » pouvant accueillir 450 élèves, entièrement construite et équipée par la communauté israélienne du Mexique, qui en a fait don au Gouvernement Fédéral.

★ M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, a félicité la Commission Nationale des livres de textes gratuits, pour les efforts qu'elle a réalisés. Rien que dans le District Fédéral, 27 centres de distribution ont été installés, sous les auspices du Département de Coordination de l'Enseignement Pré-scolaire et Primaire du Ministère.

★ M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, vient d'installer les nouveaux membres du Conseil National Consultatif du Gouvernement du Mexique auprès de l'U.N.E.S.C.O.

★ Le Ministre de l'Education nationale et le Conseil d'administration du Programme Fédéral de Construction d'Ecoles, viennent de mettre à exécution un plan tendant à construire, dans un délai de six mois, 2.000 écoles rurales comportant le logement de l'instituteur. Le montant total de cette tranche s'élèvera à environ 70 millions de pesos.

★ Le Ministère de l'Education Nationale fait savoir qu'il y aura probablement, cette année, 40.000 inscriptions (3.000 de plus qu'en 1959) dans les écoles industrielles et commerciales — officielles ou libres —; de nouveaux établissements d'enseignement vont être ouverts à Aguascalientes, Dolores Hidalgo, Tuxtepec et Cosamaloápan. Des instructions ont été données pour que les 4.000 places d'instituteurs actuellement vacantes soient attribuées de préférence à des élèves de la promotion 1959 des Ecoles Normales Fédérales.

★ Une Direction Générale des Relations Culturelles vient d'être créée au Ministère des Affaires Etrangères, en vue d'organiser et d'orienter la politique culturelle du Mexique à l'étranger. Chargés de multiplier les échanges avec l'étranger, ces Services feront connaître dans les autres pays l'art pré-hispanique, l'art populaire des diverses époques, la peinture moderne, la musique nationale, la littérature du Mexique.

★ Les œuvres de M. Jaime Torres Bodet viennent d'être choisies par l'Université Nationale de Mexico pour figurer dans la série « Voces Vivas de Mexico », qui va paraître prochainement.

★ Le professeur César Lizardi Ramos a été chargé par le Département des Monuments pré-hispaniques de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire, de pousser les fouilles dans les ruines de Yotock Ku, où a été découvert un temple maya décoré intérieurement de peintures murales.

★ Le Gouvernement Italien vient d'offrir dix bourses d'études à des étudiants mexicains, âgés de 18 à 25 ans, désirant suivre des cours dans des établissements d'enseignement supérieur d'Italie, durant l'année académique 1960-1961.

NOUVELLES ÉCONOMIQUES

★ Selon la Commission Nationale Bancaire, rattachée au Ministère des Finances, les signes de stabilité de la monnaie mexicaine sont confirmés par les résultats suivants : 1) au cours de l'an dernier, les dépôts à vue, en monnaie nationale, ont augmenté de 1.085.543.000 pesos. 2) par contre, les dépôts à vue, en devises étrangères, ont diminué de 317.132.000 pesos.

★ M. Pascual Gutiérrez Roldán, Directeur Général de Petróleos Mexicanos, a fait connaître que la dette de cet organisme, capitalisée par le Gouvernement Fédéral, atteint

environ deux milliards de pesos, soit à peu près la valeur de son apport. Le programme d'investissements pour l'année en cours porte sur une somme équivalente. Le budget 1960 est de huit milliards, soit les quatre cinquièmes du budget du Gouvernement Fédéral. « Pemex — a dit M. Pascual Gutiérrez Roldán — est parvenu à rétablir son équilibre financier et aura bientôt les ressources suffisantes pour ne plus faire appel à des fonds étrangers. »

★ D'après un rapport de la **Nacional Financiera**, les réserves de sucre du Mexique s'élèvent actuellement à 478.515 tonnes, et elles atteindront 725.000 tonnes à la fin de l'année.

★ D'après les statistiques de la Banque du Mexique, publiées par la Banque Nationale du Commerce Extérieur, de janvier à novembre 1959, le Mexique a exporté pour : 2.314.700.000 pesos de **coton**, 824.900.000 pesos de **café**; 434.400.000 pesos de **bovins**; 440.000.000 de pesos de **crevettes**; 362.300.000 de **plomb**; 344.400.000 pesos de **pétrole et produits dérivés**; 325.600.000 pesos de **cuivre**; 287.300.000 pesos de **zinc**; 282.000.000 de pesos de **soufre**; 252.200.000 pesos de **tomates**; 152.600.000 pesos de **fil de fer**; 158.500.000 pesos de **sucre**; 131.300.000 pesos de **viandes fraîches et frigorifiées**; 82.200.000 pesos d'**hormones synthétiques ou naturelles**; 71.800.000 pesos de **sisal**; 53.300.000 pesos de **filasses, fils, cordes et câbles de sisal**; 46.700.000 pesos de **miels non cristallisables**; 38.200.000 pesos de **bourre de coton**; 32.300.000 pesos de **cacao**; 23.800.000 pesos d'**ouvrages imprimés**;

12.800.000 pesos de **pois chiches**; 13.000.000 de pesos de **toiles de coton**.

★ La Chambre Nationale de Commerce de Mexico vient de faire connaître qu'à la suite de la signature du **Traité de la Zone de Libre Commerce**, il sera procédé, dès cette année, à une réduction de 8 % des taxes à l'importation sur les articles et produits en provenance des Etats signataires.

NOUVELLES INDUSTRIELLES ET AGRICOLES

★ M. le professeur Roberto Barrios, Chef du Département des Affaires Agraires et de la Colonisation, vient d'annoncer le rattachement aux domaines nationaux de 30.000 hectares de terres arables faisant partie primitivement de l'ex-latifundia « **Mexican Gulf Company, S.A.** ».

★ L'**Institut du Logement** a établi un plan-pilote pour répondre aux besoins du secteur rural. Cet organisme a l'intention de construire 1.000 logements sur les terrains de « La Vaquita », gracieusement mis à sa disposition par le District Fédéral. Il a fait édifier 490 maisons familiales, à prix modérés, à San Juan de Aragón, dont 400 sont déjà habitées; 500 seront construites à Guadalajara; 500 à León (Guanajuato); 250 à Querétaro (Guerrero); 300 à Puebla (Puebla); 400 à Ciudad Juárez (Chihuahua); 200 à Matamoros (Tamaulipas). Une seconde opé-

ration portera sur 535 logements à Tijuana (Basse Californie). La troisième partie du plan intéresse le District Fédéral. En outre, 500 immeubles seront construits sur les terrains de Molino Santo Domingo, à Tacubaya; 375 à Manzanillo (Colima); 100 dans chacune des villes d'Aguascalientes, Culiacán, Mazatlán, Villahermosa, Chihuahua et Oaxaca. Pour l'ensemble de ce programme, il sera investi 120 millions de pesos, dont 32.500.000 sont offerts par le Gouvernement Fédéral, et 11.000.000 des réserves des compagnies d'assurance, de crédit et de capitalisation, ainsi que d'une avance de la Banque Hypothécaire Urbaine.

NOUVELLES DIVERSES

★ « Le Président López Mateos estime qu'aucun Mexicain ne doit être exclu de la **Sécurité Sociale** — a assuré M. Benito Coquet, Directeur Général de l'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale. A cet effet, les mesures ci-après seront prises : 1) Nouvelle distribution des services médicaux, en vue d'en faire bénéficier les travailleurs et les ouvriers agricoles; 2) Développement d'un programme de travail assurant les bénéficiaires de la Sécurité Sociale à l'ensemble du pays. »

★ Le Ministère de l'Intérieur vient de créer une **Direction Générale de la Population**, à laquelle sont rattachés les Bureaux de l'Immigration, de la Statistique, du Casier Central des Etrangers et les Services de l'Inspection de l'Immigration.

★ Les **Canadian Pacific Airlines** viennent d'inaugurer une nouvelle ligne reliant Mexico à Rome, avec une brève escale à Lisbonne.

NOUVELLES DU MEXIQUE

REVUE TRIMESTRIELLE

Fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 20 - 9, rue de Longchamp - PARIS (16^e) - Janvier 1960

SOMMAIRE

Première couverture : Pyramide de Tajin. Culture totonaque (État de Veracruz) — Photo García Formenti

A LA MÉMOIRE D'ALFONSO REYES

« Soleil de Monterrey » — Notes biographiques. — Pages choisies : « Vision de l'Anáhuac », avec introduction de **Valéry Larbaud**. — « Notes sur l'intelligence américaine »; « Aristarque ou Anatomie de la Critique ». — **José Luis Borges**; In Memoriam. — Aux funérailles d'Alfonso Reyes, à Mexico : éloge funèbre de **M. Jaime Torres Bodet**. — Hommages posthumes à Paris : à la Sorbonne et à la Maison de l'Amérique Latine.

LE PÉRIPE DU PRÉSIDENT DU MEXIQUE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

Nouvelles de Presse

Dos de couverture : Selle de type nordique (État de Durango)

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.
Directeur de la publication : A. Garcia Formenti.

Dépôt légal en 1960 (1^{er} trim.)

Imp. H. Diéval
57, rue de Seine
PARIS (VI^e)

